LA SOUVERAINE

COMÉDIE

représentée, pour la première fois à Bruxelles,
au théâtre Molière,
sous la direction de M. F. Munié, le 21 mars 1899

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRES BOURGEOISES, 1 volume de contes. (Bruxelles 1892)
ROMANESQUE, roman. (Bruxelles 1894.)

LE PÈRE, pièce en 1 acte, en collaboration avec M. Fernand Hoton. (Théâtre belge, 1890.)
L'ENFANT, comédie en 3 actes. (Théâtre Molière, 1893.)
LA GÊNE, comédie en 3 actes. (Théâtre des auteurs belges, 1894.)
LE GOUFFRE, comédie en 3 actes. (Théâtre du Parc, 1895.)
L'ÉCHELLE, pièce en 3 actes. (Théâtre Molière, 1895, théâtre de l'Œuvre, 1898.)
TES PÈRE ET MÈRE..., comédie en 3 actes. (Théâtre du Parc, 1897.)
LE PATRIMOINE, comédie en 4 actes. (Théâtre Molière, 1897.)

G. VANZYPE

LA SOUVERAINE

Comédie en trois actes

BRUXELLES

Georges BALAT, Éditeur,

—

27-1899

A Mademoiselle Anne-Ratcliff

qui a mis au service de cette pièce son talent émouvant
et sa belle conscience d'artiste

PERSONNAGES :

OLIVIER	MM. MONDOS.
MÉRYAC	RENOUX.
HEURTOUX, père de Renée	NARBALL.
DARCHI, père d'Olivier . . .	H. GENIN.
ANDRÉ	HÉBERT.
RENÉE	Mmes ANNE-RATCLIFF.
BLANCHE, sœur d'Olivier .	GAUTHIER.
KLARY	REINE ROY.
Mme HEURTOUX	BADE.
Une servante	NOVARET.

Un Mot

Je crois qu'une pièce bien faite n'a pas besoin de préface, qu'elle doit suffire à exprimer complètement la pensée de l'auteur.

Aussi n'ai-je point l'intention de commenter ici la *Souveraine :* ou bien l'idée s'en dégage nettement, et le commentaire est superflu, ou bien elle reste confuse et alors la pièce ne vaut pas la préface.

Mais je veux pourtant m'expliquer sur un point, parce que je serais désolé qu'une équivoque, créée peut-être par ceux à qui cette pièce a déplu, pût subsister. Certains ont voulu voir dans le personnage d'Olivier une satire de l'artiste, de l'artiste sincère. Cela est absurde. Celui qui écrit

en Belgique, celui qui écrit pour le théâtre surtout, où il n'a rien à espérer, en dehors de la satisfaction d'avoir créé, et de péniblement mériter, lorsqu'il a la chance de trouver un directeur désintéressé comme M. Munié et des artistes dévoués comme ceux du théâtre Molière, l'estime d'un public restreint de lettrés, celui-là évidemment a l'ambition de faire lui-même œuvre d'artiste, et ne songe pas à railler ses pairs que brûle la même passion.

Mais s'il a le profond respect de l'artiste qui œuvre sans cabotinage, il souffre et s'irrite du tapage encombrant de certains faux esthètes, de ces personnages ridicules qui croient suffisant pour mériter ce fier nom d'artiste, d'être abonné aux concerts à la mode, d'avoir chez soi quelques bibelots, et de discourir pédantesquement sur quelque poète obscur ou sur un peintre gothique oublié. Il sait combien dangereuse, combien malfaisante est cette espèce de stériles dédaigneux de tout ce qui est la fécondité et le travail. Il sait que le

public, devant lequel ils parlent haut n'ayant rien d'autre à faire, les entend et se laisse souvent intimider et influencer par eux au détriment de l'Art consciencieux et digne.

Lorsqu'on montre au public les ridicules de ces gens-là, et leur impuissance, on ne nuit pas aux vrais artistes. On les sert, on les défend contre leurs pires ennemis.

C'est ce que j'ai voulu faire incidemment dans cette pièce, incidemment car mon effort a tendu à donner autre chose et mieux que de la raillerie. Et c'est sur l'incident que j'ai voulu m'expliquer brièvement, sans vouloir rien ajouter à la pièce elle-même qui doit, bonne ou mauvaise, se défendre toute seule.

G. VANZYPE.

29 mars 1899.

LA SOUVERAINE

Premier Acte

Un salon cabinet de travail. — Au fond une grande baie aux lourds rideaux à moitié fermés. — Une porte à droite, une porte à gauche. — A droite un piano ; de petits meubles de bois teinté, dans la note des intérieurs anglais. — Aux murs quelques toiles, des copies de gothiques et des estampes. — Le tout très étrange, avec une évidente recherche d'originalité.

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉE, Mme HEURTOUX

RENÉE

C'est une triste confession, mère, et je ne sais vraiment comment j'ai le courage de vous la faire.

Mme HEURTOUX

Je te l'ai demandée. Et puis, ma pauvre enfant, à qui te confesserais-tu ? Et cela dure ?

RENÉE

Oh ! cela dure depuis toujours.

Mme HEURTOUX

Depuis toujours!... Voyons, Renée, les premiers jours pourtant?

RENÉE

Les premiers jours comme à présent.

Mme HEURTOUX

Comment?

RENÉE

Je ne comprenais pas alors; je sentais bien confusément que mon instinct attendait autre chose; je ne savais pas.

Mme HEURTOUX

Mais, quand vous vous êtes mariés... les premiers jours?

RENÉE

Les premiers jours déjà, aux heures les plus graves, aux heures les plus tendres, à celles qui demeurent, pour les autres femmes, en souvenirs d'emportement ébloui, de griserie inconsciente; lui, il était calme, d'un calme presque insultant!

Mme HEURTOUX

Et, toujours?

RENÉE

Toujours! Oh! il n'est pas grisé, lui!

Mme HEURTOUX

Tu ne lui en as jamais parlé, tu n'as jamais essayé de le ramener plus complètement à toi?

RENÉE

Si, depuis que j'ai compris que ce ne peut être comme cela que l'on s'aime.

Mme HEURTOUX

Que t'a-t-il répondu ?

RENÉE

Il m'a servi des théories, de ces grands mots d'odieuse et froide raison qu'il a jusque dans le baiser !

Mme HEURTOUX

Alors, il ne se défend pas ?

RENÉE

Il s'est fait des principes pour se justifier. Et il me trouve ridicule... Il s'impatiente, se fâche même. (Se cachant la tête dans les mains.) Et il s'est éloigné de moi... Ah ! mère, je rougis de devoir vous dire cela...

Mme HEURTOUX, allant vers elle, et lui prenant les mains, avec hésitation, un peu gênée.

Mais, voyons ma chérie... Tu... vous... Olivier est encore ton mari ?

RENÉE

Quand cela arrive, j'ai honte. J'ai honte parce que, chaque fois, j'ai espéré que mon amour allait l'emporter... Et toujours !... Oh ! mère, je suis si humiliée, si écœurée !

Mme HEURTOUX

Ma pauvre enfant ! Il faut espérer tout de même.

RENÉE

Espérer quoi? Qu'il change? Que subitement il devienne un autre homme, aimant sa femme simplement sans arrière-pensée? Cela ne sera plus.

Mme HEURTOUX

Et puis, il te viendra peut-être la consolation d'un petit que tu aimerais, qui remplirait ta vie...

RENÉE, se cachant le visage.

Mais, ma pauvre maman, c'est précisément ce qu'il ne veut pas! C'est ce que je ne savais comment vous dire : il ne veut pas! Et cela me désespère. Oh! si j'avais eu un enfant, si je pouvais croire qu'un petit me viendra, je me serais résignée à l'écroulement de mes rêves de femme, j'aurais demandé à cet enfant tout le bonheur, toute la tendresse qui m'échappent. Mais je ne puis espérer. Et c'est pour cela que je ne pourrais plus oublier; il m'a fait une blessure que lui-même, jamais plus, ne pourrait fermer; jamais plus je ne pourrais devenir l'épouse que je voulais être, que j'aurais été, s'il n'avait pas étouffé sous des mots prétentieux, sous des analyses sceptiques, l'instinct de femme qui s'éveillait pour lui. Voyons, mère, vous devez comprendre ma révolte?...

Mme HEURTOUX

Mon Dieu, mon enfant, je comprends, certes, Mais, vois-tu, j'ai toujours peur de comprendre mal en ce temps où tout est si différent du mien,

de celui où j'étais, comme toi, une jeune femme, et où l'on raisonnait beaucoup moins. Certes nous avions peur d'avoir trop d'enfants...

RENÉE

Mais vous en aviez d'abord ! mais on ne prenait pas les jeunes filles pour en faire des femmes, sous l'empire immédiat de la peur ! Ah ! je suis si malheureuse, mère. Si j'avais eu seulement un enfant ! j'aurais compris, après, peut-être : une petite vie frêle et pure aurait tout embelli.

Mme HEURTOUX

Enfin, mon enfant, Olivier doit t'aimer pourtant.

RENÉE

Il ne m'aime pas, il fait de grands discours prétentieux pour démontrer que l'amour est le résultat d'une prédisposition maladive, il parle d'atavisme, de névrose. Il ne m'aime pas. Il analyse trop l'amour pour savoir aimer.

Mme HEURTOUX

Pourtant il est intelligent.

RENÉE

Il est cérébral, ce n'est pas la même chose, mère. Il met tout son amour-propre à n'avoir d'agissant en lui que le cerveau et à imposer silence à tout ce qui, en dehors de cela, fait un homme : aux passions du cœur, des sens, à toutes les douces, à toutes les saintes folies, sublimement

irraisonnées, qui donnent les heures de bonheur généreux... C'est un cérébral. Et il paraît qu'il y en a beaucoup comme cela aujourd'hui.

Mme HEURTOUX

Tu m'effraies, Renée. Tu ne l'aimes donc plus, ton mari?

RENÉE

Cela lui est, j'en suis sûre, absolument égal. S'il s'en aperçoit, il fera sur mon cas une dissertation psychologique et me trouvera certainement en progrès.

Mme HEURTOUX

Comme tu en parles! tu t'exagères...

RENÉE

Du tout. Tu ne le connais pas.

Mme HEURTOUX

On dirait que tu le hais.

RENÉE

Je ne le hais pas. Mais tout en lui me révolte; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, blesse en moi ce que j'ai de meilleur, froisse, bafoue froidement de son détestable esprit tout ce que je considère comme embellissant et élevant la vie, tout ce que vous m'avez appris à respecter, tout ce qui est, j'en suis sûre, la vérité, la vie.

Mme HEURTOUX, après un silence.

Renée, regarde-moi bien. Tu n'en aimes pas un autre, n'est-ce pas?

RENÉE, la regardant avec franchise.

Non, mère.

Mme HEURTOUX, étonnée.

Tu me dis cela sans protestation!

RENÉE

Je n'aime personne, personne que je puisse nommer, personne que je connaisse; mais j'aime, comme au temps où j'étais une jeune fille faisant des rêves d'avenir, un homme que je me représente, qui me considérerait autrement qu'avec son esprit, raisonnerait et aimerait avec son cœur et ses passions, un homme qui serait un homme, enfin. Mais je n'aime personne, mère, je te le jure. Et, si malheureuse que je sois, je reste, rassure-toi, une épouse fidèle.

Mme HERTOUX

Il le faut, Renée. Et il faut aussi avoir du courage, remplir ton devoir jusqu'au bout. Qui sait? tout passe et tout s'oublie. Si ton mari...

RENÉE, avec amertume.

Ma pauvre maman! Prenez garde, le voici. Et s'il vous entendait parler de courage et de devoir, il se moquerait de vous et vous demanderait des définitions.

SCÈNE II

LES MÊMES, OLIVIER, HEURTOUX, DARCHI

OLIVIER, entrant, suivi de son père et de Heurtoux.

Votre temps, votre temps!... Oui, à coup sûr, mon cher beau-père, en votre temps on ne pensait pas comme aujourd'hui. Mais les idées ont marché...

HEURTOUX

En avant ou en arrière?

DARCHI

En avant, parbleu! L'humanité ne recule pas! Le progrès...

OLIVIER, l'interrompant.

Et rester attaché aux idées de sa jeunesse, c'est, encore une fois, faire du déplorable sentiment.

HEURTOUX

Que voulez-vous, je suis vieux...

OLIVIER

Hé! mon père aussi est vieux; il est de votre âge.

DARCHI

Tais-toi donc! J'ai cinquante ans de moins que lui!

OLIVIER, à Heurtoux.

C'est vrai. C'est qu'il a su se dépouiller du sentimentalisme qui l'encrassait; il a su assouplir son

esprit à la méthode de stricte analyse de notre temps asservissant tout à la raison. Nous voulons être des hommes agissant avec discernement, échappant aux idées toutes faites que notre esprit n'a pas contrôlées, aux absurdes entraînements du cœur. Nous soumettons toutes nos pensées et tous nos actes aux déductions de notre seule raison, puisant ses arguments dans la science et la philosophie moderne, n'admettant rien d'intangible. Nietsche...

DARCHI

Ah! Nietsche, en voilà un esprit!

Mme HEURTOUX, à Darchi.

Vous l'avez lu, Monsieur Darchi? Expliquez-moi donc sa théorie. Il m'intrigue beaucoup.

DARCHI, embarrassé.

Ma foi, je les connais bien ses théories. Oh! je les connais. Olivier en parle souvent. Mais c'est un peu compliqué. Vous expliquer... D'ailleurs, il faut une préparation, une initiation préalable... N'est-ce pas, Olivier?...

OLIVIER

C'est évident.

HEURTOUX, à sa fille.

Sais-tu pourquoi Olivier me fait tous ces beaux discours? Parce que je ne veux pas admettre pour le mari le droit de tromper sa femme! (Souriant.) Te voilà prévenue...

RENÉE

Je connais ses idées là-dessus.

HEURTOUX, toujours souriant.

Et cela ne t'inquiète pas?

OLIVIER, assis devant son bureau, feuilletant un livre.

Renée sait que je suis maître de mes passions. Je veux être un homme fort; et l'homme fort doit tendre le plus possible à se libérer de l'esclavage des sens et du cœur. Mais, précisément parce que je m'en libère, j'admets que d'autres y demeurent attachés. Et j'estime qu'il faut laisser à ceux-là la libre disposition de leur personne.

DARCHI

Évidemment! Il faut voir ça en artiste. Sacrebleu, mon pauvre Heurtoux, que vous êtes « dessus de pendule »!

HEURTOUX

C'est possible, mon ami. Que voulez-vous? Je ne puis me résoudre et je ne me résoudrai jamais à ôter de la vie tout ce qui a fait la paix et le bonheur de la mienne. Je ne sais pas si j'ai des préjugés, si je suis, comme vous dites, « dessus de pendule ». J'ai toujours eu ce qu'on appelait dans mon temps, des idées larges, sans beaucoup de respect pour les conventions. Mais il en est de nécessaires, basées sur une générosité mutuelle. La fidélité conjugale, ou même si vous voulez, la fidélité entre amants est de celles-là. L'homme

et la femme qui aiment sont naturellement jaloux ; et, même quand on n'aime pas ou quand on n'aime plus, il est beau, me semble-t-il, de demeurer fidèle pour épargner une souffrance à qui vous aime, ou même simplement une blessure d'amour-propre à qui partage votre vie. Vous appelez cela du sentiment...

OLIVIER

Certainement, dans le monde intelligent et raisonnant, on se débarrasse de la jalousie, de l'amour-propre ainsi placé. Ce sont des mots...

DARCHI

De vieux mots !

RENÉE

Vieux, oui, vieux comme le monde, parce qu'ils expriment des sentiments et des passions dont vous pouvez déplorer l'existence, mais qui n'ont pas changé depuis que l'homme existe, depuis que pour la première fois un être a dit à un autre : « Je t'aime », et que l'autre lui a demandé naturellement : « Pour toujours ? » Je trouve cela meilleur ainsi ; cela grandit un peu une fonction qui, sans cela, ne serait pas très propre.

DARCHI, riant

Pour toujours ! ah ! ah ! pour toujours ! ma pauvre petite Renée !

OLIVIER

En somme, c'est éternellement la même erreur,

le même abus : vous voulez imposer à l'homme la privation de la satisfaction d'un désir. C'est une souffrance, une souffrance inutile. Pourquoi ?

HEURTOUX

Pour épargner une souffrance à un autre.

OLIVIER

Cela ne vous regarde pas. Que l'autre se défende en se dépouillant à son tour de ses sentiments absurdes.

HEURTOUX

Mon brave Olivier, savez-vous que si l'on ne vous connaissait pas, on vous trouverait féroce ?

OLIVIER, dédaigneux.

Pas du tout, je raisonne, et j'ai, jusqu'au bout, le respect de la logique. Vous ne me comprenez pas, vous ne pouvez pas me comprendre, parce que vous n'avez pas été préparé à voir ces choses froidement, à les analyser en ne tenant compte que des vérités scientifiques et philosophiques dont vous êtes ignorant.

HEURTOUX, avec bonhomie.

C'est vrai...

DARCHI

Ah ! voilà, mon cher ; il faut savoir !

HEURTOUX

C'est vrai, je ne sais pas. Mais je crois qu'il est des choses humaines où ne doivent point intervenir

la science et la philosophie : je suis marié depuis trente ans, j'ai rendu ma femme heureuse, et j'ai élevé des enfants...

OLIVIER, l'interrompant.

Qui souffrent des souffrances inutiles, parce que vous en avez fait des émotionnels, comme votre fille.

HEURTOUX, grave.

Des souffrances? As-tu quelque chose à me reprocher, Renée? As-tu jamais été malheureuse par ma faute?

RENÉE

Je suis heureuse d'être comme tu m'as faite, père. Si je souffre quelquefois, ce n'est pas par ta faute. Et je suis fière d'être capable de souffrir ainsi.

HEURTOUX, inquiet.

Tu souffres? Qu'est-ce qui te fait souffrir? Tu n'est pas heureuse?...

OLIVIER, indifférent.

Je l'ignorais vraiment.

RENÉE

Cela n'a pas d'importance, père... J'ai voulu dire que je souffre quelquefois, comme il arrive à tout le monde de souffrir. Cela ne vaut pas la peine de vous inquiéter.

Mme HEURTOUX, lui prenant les mains.

Ma brave enfant...

OLIVIER

Je crois que Renée ne sait pas bien ce qu'elle veut dire. Elle a souvent l'esprit inquiet, mélancolique.

HEURTOUX, conciliant.

Elle est très sensible, Olivier. Il faut en tenir compte. Je ne vous crois pas capable de la chagriner volontairement, mais...

RENÉE, intervenant.

Père, je t'en prie, laisse cela...

DARCHI

Ah! zut! Une scène de famille! de l'attendrissement! de l'Octave Feuillet! Je m'en vais!...

HEURTOUX

Voyons, Darchi, soyez sérieux.

DARCHI

Jamais! C'est trop bête!...

HEURTOUX

Il est naturel que je me préoccupe du bonheur de ma fille. Certes, j'ai confiance en votre fils...

DARCHI

Mon cher, si un garçon comme Olivier, observateur et psychologue comme lui, ne savait pas s'y prendre avec les femmes! Mon fils...

Mme HEURTOUX

Il ne s'agit pas des femmes. Il s'agit de Renée.

RENÉE

Père, mère, voyons ; cette discussion m'est pénible. Je vous assure qu'il ne faut pas vous inquiéter de ce que je viens de vous dire. Je parlais d'une façon vague, générale.

OLIVIER

Et vous aviez tort, ma chère amie, surtout en présence de vos parents à l'émoi si facile.

SCÈNE III

LES MÊMES, BLANCHE, ANDRÉ, MÉRYAC

BLANCHE, entr'ouvrant une porte.

On peut entrer ?...

RENÉE

Mais certainement.

BLANCHE, entrant, suivie d'André et de Méryac, en costume de chasse.

Bonjour !... Nous voilà. Nous vous amenons votre voisin Méryac que nous avons rencontré et qui ne voulait pas venir.

ANDRÉ

Il ne se trouvait pas assez beau.

MÉRYAC, à Renée.

Je vous demande pardon, Madame : ce costume. Je reviens de la chasse.

RENÉE

Nous sommes à la campagne, Monsieur Méryac, et voisins.

OLIVIER

Quelle singulière passion !

BLANCHE

Quoi donc ?

OLIVIER

La chasse.

MÉRYAC

Je n'en ai pas la passion. Mais j'ai celle du mouvement, du grand mouvement en plein air. Et la chasse m'est un prétexte à courir par monts et par vaux, avec l'illusion d'un but.

OLIVIER

Vous ne pouvez pas satisfaire votre envie de courir sans chasser ?

MÉRYAC

Mais je chasse à peine ; seulement, je vous dis, j'ai un but. Et j'ai besoin de cela. Quand mes affaires me laissent des loisirs, il faut, même en me promenant, que je m'assigne une tâche.

OLIVIER

La maladie de l'action.

MÉRYAC, souriant.

Le besoin de l'action, oui.

BLANCHE, à Olivier.

Vous avez tous l'air très grave. De quoi parliez-vous donc, Monsieur mon frère ?

OLIVIER

C'est trop compliqué : tu ne comprendrais pas.

HEURTOUX

Je crois au contraire qu'elle comprendrait très bien.

ANDRÉ, à Olivier.

Moi non plus ?

OLIVIER

Toi non plus.

BLANCHE

Heureusement : il faut, dans un ménage, que l'on comprenne ensemble.

HEURTOUX, à Méryac, qui s'est approché de Renée.

Vous parlez de votre usine ? Vous savez qu'elle m'intéresse beaucoup. Allons au jardin, voulez-vous ? J'ai des renseignements à vous demander.

(Ils sortent. Renée les suit des yeux).

DARCHI, à Blanche.

Tu parles comme une petite bourgeoise. Mais quand on est un intellectuel comme ton frère, et absorbé par des travaux comme les siens, comment veux-tu que les idées ne s'élèvent pas à une altitude que les femmes ne peuvent atteindre ?

BLANCHE

Ne peuvent atteindre !... Tu es bien gentil. Moi, André m'explique quand je ne sais pas et je comprends toujours. Et, tu sais, André n'est pas une bête. Nous nous élevons, nous aussi, quelque-

fois, à des altitudes !... Mais quand nous y sommes, nous parlons moins : nous éprouvons simplement, en vrais petits bourgeois que nous sommes. Et puis, avec mes deux petits, je n'ai plus guère le temps de m'élever. Je les élève, c'est plus urgent...

ANDRÉ, qui s'est assis sur une chaise, s'est levé, se rassied sur un fauteuil.

Et aussi élevé.

RENÉE

Comment vont-ils ?

ANDRÉ

Bab a eu une amygdalite. Nous avons été très inquiets.

Mme HEURTOUX

Oh ! le pauvre petit !

RENÉE

Il va mieux ?

BLANCHE

Il est guéri. Sans cela, tu penses bien que nous ne serions pas ici...

OLIVIER, distrait.

Évidemment.

DARCHI

Avec ces sales mioches, on n'est jamais tranquille !

BLANCHE

Allons, papa, allons, ne fais pas le philosophe, toi aussi ; au fond tu les adores...

DARCHI

Tiens ! ils sont là. Je ne vais pas les détester. Mais on s'en passerait.

ANDRÉ, qui a encore changé de siège.

Vous ne vous en êtes pas passé, vous. (Montrant sa femme.) La preuve. Je devrais même vous en remercier.

DARCHI

Oh ! je n'ai pas pensé à vous à ce moment-là. Je ne m'en suis pas passé, parce que, à mon époque, on avait encore des tas de préjugés. Si c'était à refaire...

BLANCHE

Tu ferais comme Olivier : tu ne te presserais pas. Il ne se presse en rien d'ailleurs. Et nous attendons toujours son livre. Comment çà doit-il encore s'appeler ?

OLIVIER, piqué.

Çà ?

DARCHI, avec respect.

« Cogitations. »

BLANCHE

Il y aura des illustrations ?

OLIVIER

Un livre complet n'en a pas besoin.

ANDRÉ

Mais ce n'est plus le même titre qu'il y a quelque temps.

OLIVIER

C'est un nouvel ouvrage.

ANDRÉ

Et l'autre ?

OLIVIER

Je l'ai abandonné : je n'étais pas content.

BLANCHE

Tâche d'achever celui-ci.

OLIVIER

Cela n'a pas d'importance. J'écris pour penser.

BLANCHE

C'est drôle : je croyais qu'on écrivait après avoir pensé.

Mme HEURTOUX

Vous devenez méchante, Blanche.

OLIVIER, dédaigneux.

Oh! ma sœur m'a habitué. Et je ne m'émeus pas. (A André qui vient encore de changer de siège.) Que fais-tu donc?

ANDRÉ

Mais, mon cher, je suis fatigué et je voudrais me reposer un peu.

OLIVIER

Eh! bien, reste assis.

ANDRÉ

Voilà. Je voudrais bien, seulement je ne trouve pas un siège...

OLIVIER

Il n'en manque pas.

ANDRÉ

Je vois, seulement, ça n'a pas l'air d'être fait pour s'asseoir. C'est joli, c'est très curieux, mais on est bigrement mal là-dessus. Je voudrais bien un fauteuil, un vulgaire fauteuil, pas artistique, mais sur lequel on puisse reposer ses jambes et sa tête et ses bras. On peut trouver ça chez toi ?

Mme HEURTOUX

Venez donc, André ! Nous vous trouverons cela, dans le jardin.

(Olivier hausse les épaules.)

ANDRÉ

Vous serez ma providence.

Mme HEURTOUX, aux autres.

Venez vous ?

(Ils sortent.)

OLIVIER

Je vais prendre l'air. J'ai trop travaillé ce matin.

DARCHI

Qu'as-tu fait ?

OLIVIER

J'ai songé au second chapitre de mon livre.

DARCHI

Je vais avec toi.

BLANCHE

C'est cela. Nous pourrons causer, Renée et moi.

DARCHI, sortant.

Il ne faut pas, pourtant, te fatiguer trop...

SCÈNE V

RENÉE, BLANCHE

BLANCHE, allant vers Renée et lui prenant les mains.

Ma chère Renée! Tu es triste! qu'as-tu? Du chagrin encore...

RENÉE

Mais non. Je n'ai pas de chagrin, non, je t'assure. Je suis un peu nerveuse...

BLANCHE

Pourquoi me cacher, à moi, que tu souffres? Je t'aime, je suis ta sœur, bien plus que je ne suis sa sœur à lui, va...

RENÉE

A qui?

BLANCHE

A Olivier, à ton mari, mon frère... C'est singulier, et même un peu monstrueux, et ç'a été comme cela depuis le premier jour de vos fiançailles : il m'a toujours semblé être de ta famille plutôt que de la sienne. Je lui ressemble si peu...

RENÉE

C'est vrai. Tu es bien gentille, petite Blanche, et moi aussi, je t'aime beaucoup, tu le sais; et ta présence me fait du bien, toujours; on dirait, lorsque tu viens, que c'est un peu de ma vie pas-

sée, de mon enfance qui entrent avec toi, un peu de fraîche et lumineuse et saine pensée ensoleillant mon âme et cette maison. Tu es si bien le bonheur vivant, le bonheur qu'on rêve quand on est une petite fille qui s'éveille... Il semble qu'entrent avec toi l'amour la joie fière, la maternité, tout à la fois le devoir souriant et la tendresse grave et consciente; tu traînes après toi, dans tes cheveux des parfums de caresses chaudes, sur tes joues des fraîcheurs de baisers d'enfants, tout le bonheur enfin, tout le bonheur, tout le bonheur!...

(Elle réprime un sanglot.)

BLANCHE

Renée! tu vois. Renée, tu souffres...

RENÉE

Non, non, je ne souffre pas, va. Mais je m'attendris à te voir si sereine, si pure, si simple, si bonne et si heureuse. Je m'attendris comme une romanesque que je suis peut-être, à voir vivre en toi, en ton ménage, le rêve de nos quinze ans. Comme toutes les fillettes, je songeais au mariage et je fermais les yeux, moitié par confusion, moitié pour nous voir, telle que je nous imaginais, mon mari et moi. Eh! bien, nous étions dans le tableau très bleu que je voyais alors, tout à fait comme vous êtes : très gravement, très éperdument amoureux l'un de l'autre, mais très enfants, nous aimant en souriant et regardant crânement la vie, résolus

à être heureux, à ne songer qu'à nous aimer, à nous sourire, à nous griser de vivre à deux, peut-être à trois, à quatre, à cinq... Je ne comptais pas, mais je sais qu'il y avait, dans le tableau, des sourires de têtes blondes... Tu es bien mon rêve, tu vois, le rêve dont je rougissais à cette époque, et dont maintenant ..

BLANCHE

Et dont maintenant tu pleures. Ma pauvre Renée ! c'est vrai : il ne ressemble pas à Olivier, ton rêve...

RENÉE, essayant de se maîtriser.

Mais je ne dis pas ça ; je ne me plains pas d'Olivier.

BLANCHE

Mais moi, je te plains, Renée. Je te vois souffrir. Et puis, je connais trop bien Olivier pour ne pas savoir que ton rêve — c'est notre rêve à nous toutes, lorsque nous sommes honnêtes — que ton rêve a dû être déçu. Je sais bien comme il est : pas méchant, mais pas bon non plus ; desséché dans ses formules, enfermant tous ses instincts dans des règles... physiologiques ; ayant perdu, dans sa manie de mettre l'homme en problèmes, toute faculté d'émotion ; n'ayant plus qu'une préoccupation dans la vie : démontrer que tout ce que les hommes ont fait avant sa naissance est absurde. Il se croit très raffiné parce qu'il se fait une exis-

tence factice, des désirs bizarres et des ambitions ridicules. Il est de la race des « compliqueurs », devant la vie si simple dont ils médisent parce qu'ils ne savent pas l'étreindre.

RENÉE

Blanche! comme tu le juges.

BLANCHE

Oh! je te dis cela, parce que je sais bien que tu l'as vu comme moi. Ce n'est pas tout à fait de sa faute : papa s'est un peu trop vite extasié devant son intelligence et s'est tellement enorgueilli de le voir s'établir penseur, qu'au lieu de le guider, il s'est laissé dominer par lui. Ce pauvre papa : il a pris ce qu'il appelle le « genre artiste ». Ça consiste, pour lui, à renchérir sur tout ce que dit Olivier, et à soigneusement cacher, comme une tare, tout ce qu'on a de sensibilité et de tendresse, pour tout blaguer. Heureusement, moi, je connais ce qu'il cache et je l'aime bien. Mais toi, ma pauvre Renée, toi si sensible et si vivante, au milieu de tout cet artificiel, tu dois être très malheureuse.

RENÉE

Oui.

BLANCHE

Et je voudrais que tu te confies un peu à moi, ma chérie, je voudrais pouvoir te consoler.

RENÉE

Ma pauvre petite Blanche! Me consoler comment? Je ne suis pas de celles que l'on console. D'ailleurs, je me suis trompée, j'ai commis en me mariant une erreur. A moi d'en supporter les conséquences. J'avais cru qu'un homme comme Olivier, un artiste, devait être plus délicat et meilleur que les autres; et ses grands mots, précisément, m'ont grisée. Ils ne m'ont pas grisée longtemps. Il faut que je tâche de me résigner. Malheureusement, vois-tu, la résignation n'est guère dans ma nature. J'ai très profondément le sentiment du devoir; mais j'ai peur, souvent, que l'exaltation même dont ce sentiment est nourri et qui s'inspire d'orgueil surtout, ne me pousse à quelque irréparable révolte... (Se ressaisissant.) Mais, mais, je me maîtriserai, va, sois tranquille, Blanche... Tu es bien bonne, je te remercie de cette affection exprimée avec tant de franche douceur; mais tu ne peux rien pour moi, ma chérie, puisque j'ai tout essayé auprès d'Olivier, et que je ne peux rien moi-même. Embrasse-moi, veux-tu?...

(Elles s'embrassent.) On entend la voix d'André dans le jardin.

Blanchette! Eh bien, où es-tu? Blanchette!...

RENÉE

Et va retrouver ton mari, au jardin. Il s'ennuie de toi, tu vois. Vous vous aimez si bien... Va, je

ne t'accompagne pas. Il faut que je me remette un peu.

BLANCHE

J'y vais. A tout à l'heure... (Elle sort en criant.) Me voilà! Me voilà!

SCÈNE VI

RENÉE, MÉRYAC

(Renée se regarde dans une glace, puis se laisse tomber, rêveuse, dans un fauteuil. Au bout de quelques instants, Méryac entre. Renée ne peut le voir. Et il fait quelques pas sans qu'elle l'entende.)

MÉRYAC, après avoir contemplé Renée durant quelques instants.

Madame...

RENÉE

Comment! Vous, Monsieur!

MÉRYAC

M'avez-vous pardonné?

RENÉE

Je ne vous en veux pas. Je ne puis pas vous en vouloir de m'aimer. Pourtant, vous auriez dû m'épargner cette révélation à laquelle, vous n'en avez pas douté, j'espère, vous ne pouviez rien gagner.

MÉRYAC

Vous aimant comme je vous aime, éperdument, je ne pouvais pas ne pas vous le dire.

RENÉE, rêvant.

Vous m'aimez...

MÉRYAC

Je vous aime depuis que je suis venu ici pour la première fois. Je vous ai vue là, assise à ce piano. Vous jouiez la *Chanson de Solweig,* de Grieg. Vous vous rappelez... Depuis, j'en berce constamment votre image, votre image qui ne me quitte pas.

RENÉE

Il fallait vous imposer silence.

MÉRYAC

C'était impossible. On n'aime pas en se maîtrisant ; et celui-là n'a jamais aimé qui a su, toujours, écouter sa raison. Du moins, je ne puis pas concevoir cette force. Que voulez-vous? Je suis un emporté, un ardent; j'écoute davantage les battements de mon cœur que les conseils de ma raison. Je me suis toujours laissé conduire librement par des mouvements spontanés, par des forces confuses, peut-être, mais que je sens bonnes, et qui me poussent à aimer et à haïr, instinctivement un peu, pourtant avec justice généralement. J'ai plus de confiance en elles qu'en les déductions présomptueuses du raisonnement : je me suis aperçu qu'en raisonnant on peut arriver, sur un même sujet, à des conclusions diamétralement opposées, selon le chemin que l'on prend; tandis que cette force confuse dont je vous parle n'a jamais qu'une

impression, impérieuse, sur chaque chose. C'est elle qui m'a fait vous aimer, tout de suite; elle encore m'a fait deviner que vous êtes malheureuse...

RENÉE

Qu'en savez-vous ?

MÉRYAC

Je ne le sais pas. Je l'ai deviné... C'est cette force qui m'a poussé à vous avouer mon amour, ce que je n'aurais pas fait si je vous avais senti heureuse, parce que, alors, le même sentiment indéfini m'aurait dit que j'agissais mal. C'est cette force qui me tient prêt à tout braver pour vous, me donne la tentation de vous emporter dans mes bras, et de m'enfuir, sans essayer de me demander si je fais chose sage ou chose folle!... C'est cette force qui fait que je vous aime enfin, que je vous aime, passionnément, douloureusement, parce que, parce que... parce que je vous aime, tout simplement...

(Renée, en l'écoutant, s'est redressée; elle le regarde fixement, très émue. Un silence.)

MÉRYAC

Comme vous me regardez !

RENÉE

Je n'ai jamais entendu parler ainsi...

MÉRYAC

Vous voyez : votre mari ne vous aime pas, vous êtes malheureuse! Je le sentais bien. Et, je

vous le jure, si j'avais, dans votre vie, deviné le contraire, j'aurais trouvé le courage de me taire et de vous laisser à lui...

RENÉE

Mon pauvre ami, vous me laisserez. Oh! je vous l'ai dit : je ne vous en veux pas, pas du tout... Même, je vous l'avoue, vous m'avez donné une joie, la joie d'une émotion, d'une émotion peut-être amère, mais d'une émotion forte et saine... Vous auriez pu parler longtemps ainsi : je vous aurais écouté. C'est vrai, je suis malheureuse; c'est vrai, mon mari ne m'aime pas comme j'avais espéré être aimée, comme vous venez... Mais je veux demeurer irréprochable.

MÉRYAC

Vous avez le droit!...

RENÉE, l'interrompant.

Ces mêmes sentiments obscurs dont vous me parliez, ces mêmes forces confuses me disent que non, que j'agirais mal, que je dois tenter de trouver le bonheur auprès de mon mari, et lutter pour cela jusqu'à ce qu'il ne me soit plus possible de conserver un espoir.

MÉRYAC

Et alors?

RENÉE

Alors... si je me sens vaincue... alors... je ne sais pas. Mais je veux espérer. Maintenant, mon

ami, laissez-moi, je vous en prie. D'abord, on pourrait trouver étrange de nous voir si longtemps à deux ; puis, j'ai besoin d'être seule. Laissez-moi. (Elle lui tend la main.) Au revoir.

MÉRYAC, gardant sa main.

Vous ne me défendez pas de revenir ?...

RENÉE

Non. Vous le défendre serait douter de moi.

MÉRYAC

Au revoir.

(Il sort lentement.)

SCÈNE VII

RENÉE, OLIVIER

(Renée, restée seule, va vivement vers la fenêtre ; on voit passer sur la terrasse Méryac, qu'elle suit longtemps des yeux. Puis elle va vers le piano et commence distraitement une phrase.)

OLIVIER, entrant.

C'est du Grieg ?

RENÉE

Oui, la *Chanson de Solweig*...

OLIVIER

Vous êtes restée là ? On vous cherchait dans le jardin.

(Il s'assied devant son bureau, prend une revue, et se met à lire).

RENÉE, au bout de quelques instants.

Olivier ?...

OLIVIER, sans lever la tête.

Quoi donc?

RENÉE

Ils sont partis?

OLIVIER

Ils sont allés faire une promenade. (Il se remet à lire.)

RENÉE, s'approchant du bureau et s'asseyant devant Olivier.

Olivier.

OLIVIER

Mais quoi donc, ma chère amie?

RENÉE, sur un ton de prière.

Ne lisez pas maintenant.

OLIVIER

Mais quand voulez-vous que je lise? J'ai été ennuyé toute la journée par tout le monde, par votre père, par votre mère...

RENÉE

Par ma mère?

OLIVIER

Eh! oui, par votre mère, qui m'a fait des doléances, à propos de vous.

RENÉE, très douce.

Et vous trouvez que cela ne vaut pas la peine de m'en parler, au lieu de lire?

OLIVIER

Je sais que je ne parviendrai pas à vous faire comprendre que votre bonheur, — si toutefois on

peut employer ce terme ne répondant qu'à une pure fiction —, dépend de vous seule; qu'il suffirait que vous vous analysiez un peu et que vous consentiez à vous faire de la vie en général, et du mariage en particulier, une conception plus conforme aux idées de notre temps, plus conforme à la réalité, au lieu de vous laisser aller aux impressions confuses d'un esprit romanesque. Vous êtes malheureuse? Etes-vous bien sûre que le fait même que vous le dites n'entraîne pas précisément un démenti à ce que vous avancez?

RENÉE

C'est tout ce que vous trouvez à me dire? Vous ne m'aimez donc plus?

OLIVIER

Mais si, mais si. Seulement, je veux résister à vos idées de pensionnaire. Je ne veux pas que l'amour prenne le pas sur la raison, compromette l'arrangement rationnel de notre existence.

RENÉE, lentement, se rappelant.

On n'aime pas en se maîtrisant...

OLIVIER, s'approchant d'elle.

Mais je vous aime; voyons, (souriant) vous avez la mémoire courte, Renée. Vous savez bien que vous êtes très tentante. Je vous assure que ce soir, par exemple, je vous aime beaucoup; (lui prenant la main, puis le bras) vous êtes très déraisonnable, mais

cela vous réussit, cela vous donne quelque chose de plus piquant, de plus attirant, et vous n'avez aucune peine à atteindre le résultat que vous cherchez; je suis très amoureux, amoureux comme vous voulez que je le sois, vous voyez... (Renée s'est laissé aller à son étreinte.) Et vous voilà, vous aussi, comme je vous désire : vous ne faites plus de morale, vous êtes ma femme sans songer à rien, comme je vous demande de l'être. Vous êtes charmante!

RENÉE se dégageant brusquement de l'étreinte d'Olivier.

Non! non! Pas comme cela! Votre femme, oui; oh! je voudrais l'être ardemment, complètement, mais je veux l'être tout à fait ou plus du tout. J'ai trop longtemps souffert votre amour égoïste et calculé. J'allais encore faiblir. Mais je me ressaisis à temps. Non! je ne veux pas, non! je ne veux plus être votre plaisir! Vous aimer, oui! mais être aimée, sans réticences! Votre femme, oui! mais une femme tout à fait, une mère! Ah! non, de votre amour sans cela; je n'en veux plus! il m'écœure, il me révolte! C'est l'amour égoïste et lâche, sans le but qui le poétise même lorsqu'on n'y songe pas. Mais songer à l'éviter ce but, avant même d'avoir un enfant, un seul dont la présence exalte et purifie... pouah! non, je ne peux plus... je ne veux plus!... je ne veux plus!...

OLIVIER

C'est décidément une obsession, une manie... Je vous ai dit pourtant...

RENÉE

Vous m'avez dit vos raisons de froid égoïsme, de fausse science, les raisons de la peur.

OLIVIER

Je vous ai dit que je ne me reconnais pas le droit d'imposer à d'autres êtres l'obligation de vivre, de souffrir. C'est un droit inadmissible, que s'arrogent, seuls, les inconscients. Je ne suis pas de ceux-là. Et quand je vois des enfants, je ne puis m'empêcher de songer avec effroi à ceux qui ont osé les faire venir en ce monde, leur donner, en vertu de leur simple caprice, la tâche de vivre.

RENÉE

Moi, quand je vois des enfants, je les entends chanter et je les vois rire !

OLIVIER

C'est de l'égoïsme.

RENÉE

De l'égoïsme ! mais puisque la seule joie que je voie en eux est celle de faire pour eux du bonheur, de me consacrer à ce bonheur, à leur donner toutes les beautés de la vie, à les préparer à bien goûter eux-mêmes, plus tard, en d'autres êtres, la tendresse et l'amour qu'ils m'auront donnés. De l'égoïsme dans la passion d'une mère ou d'un père

pour son petit ! Vous n'en croyez rien ! Vous avez peur, simplement, des responsabilités. Toutes vos raisons ne signifient rien d'autre. Mais moi, si je veux toutes les joies de l'épouse, je veux aussi toutes celles de la mère. Je veux avoir vécu une pleine vie, et une femme n'a pas vécu qui n'a pas connu ces joies-là !

OLIVIER, s'approchant.

Allons, Renée, calmez-vous, voyons.

RENÉE, s'éloignant de lui.

Laissez-moi !... Oh ! je ne faiblirai plus. J'ai faibli souvent, parce que je vous aimais, parce que l'amour l'emportait. Mais dans mon amour même, il y a de la maternité. Je veux un enfant. Et si votre amour ne veut pas me le donner, je ne veux plus de votre amour !

OLIVIER

Cela devient ridicule; vraiment, ma chère amie, vous vous égarez.

RENÉE

Prenez garde, Olivier, défendez-moi contre mes pensées, défendez-moi contre mes rêves.

OLIVIER

Et comment ?

RENÉE

En les comprenant, en consentant à vivre un peu sans analyse et sans raison, avec la seule

volonté de vivre et d'être heureux. (Se rappelant, sur le même ton que plus haut.) Sans se demander si l'on fait chose sage ou chose folle...

OLIVIER, reprenant sa revue.

Ma pauvre Renée, vous êtes nerveuse. J'aurais pourtant bien besoin de travailler : j'ai commencé un chapitre sur la logique intégrale.

RENÉE

Prenez garde, Olivier !

OLIVIER

A quoi donc?

RENÉE

A moi !

RIDEAU

Deuxième Acte

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIER, KLARY

Olivier est assis devant son bureau. Klary, en robe-tunique très ample et coiffée de bandeau, est debout, appuyée au dossier d'une chaise, en une attitude composée.

KLARY

Ah ! mon cher maître, oui, je rêve de cela : un intérieur flamand, murs crépis à la chaux, meubles de bois blanc. Oh ! de petites potiches seulement, çà et là. Les âmes paraissent plus grandes dans un décor de simplicité... Et là dedans dire des vers, des vers mystérieux, les dire très bas, les murmurer, que l'on puisse à peine deviner que c'est une voix humaine qui les profane... Je voudrais cela... J'en rêvais hier, au musée devant un primitif... Oh ! un chef d'œuvre !!!

OLIVIER

De qui?

KLARY

On ne sait pas. C'est pour cela qu'il paraît plus beau. Vous ne trouvez pas qu'un tableau anonyme se vêt d'un mystère qui l'ennoblit, le fait captivant, supérieur aux autres?

OLIVIER

C'est joli ce que vous dites là! Vous permettez que je m'en serve?

KLARY

Pourquoi diminuer nos pensées en les écrivant, en les faisant passer par le dégradant labeur?... C'est vrai : pour moi, ceux qu'on appelle les maîtres, leurs œuvres célèbres que la foule a souillées de son admiration, n'ont plus le grand prestige de l'art. Il me faut le mystère des choses dont on ne connaît pas l'histoire et que l'on croit médiocres; leur humilité m'émeût... Oh! ce petit primitif!...

OLIVIER

Où donc est-il?

KLARY

Dans la grande salle des Van Eyck, derrière la porte.

OLIVIER

Oui, je sais : une vierge, des dalles, de petits arbres, et une tour au fond...

KLARY

Oui, c'est cela... Oh! ces dalles?...

OLIVIER

Il paraît que c'est un Snellaert...

KLARY

Un Snellaert!... Que c'est mal de me l'avoir dit. Il n'y a plus de mystère. Voilà que ce n'est plus beau du tout! Vous êtes cruel!

OLIVIER

Vous avez travaillé encore à votre Saint-Georges?

KLARY

Non. Je l'ai gratté.

OLIVIER

Pourquoi?

KLARY

Parce que cela devenait trop défini, trop fait. Je n'aime que les ébauches, les formes vagues, les couleurs indécises. J'ai gratté. Mon Saint-Georges commençait à avoir des formes humaines, il devenait banal. Je commence un Orphée. Mais je vois un Orphée sans amour...

OLIVIER

Vous êtes vraiment une artiste, vous. Votre mari aura de la chance.

KLARY

Quand on a voué son existence à l'art on ne se marie pas. L'artiste doit passer par toutes les impressions, en chercher de nouvelles, toujours.

(Le regardant.) Ainsi vous, vous êtes désorienté parce que vous vivez dans un milieu bourgeois, parce que vous êtes marié, fidèle à votre femme, toujours sous la même impression.

OLIVIER

Qu'en savez-vous ?

KLARY

Je suppose.

OLIVIER

Je ne demande qu'à vous prouver que vous vous trompez.

(Il s'approche d'elle et l'embrasse.)

KLARY, impassible.

Ah ! mon cher, c'est si peu élevé, le baiser. Vous ne sentez pas cela ? Est-ce que Lohengrin embrasse jamais Elsa ?

OLIVIER, un peu décontenancé.

Hélas ! je ne viens pas du Graal.

KLARY

Il faut tâcher d'être comme si on en venait.

OLIVIER, sollennel.

Vous avez raison, oui. Se détacher de tout, vivre de la vie spirituelle, se nourrir de pensée. J'en suis plus près que vous ne croyez. Mais il faudrait se soutenir mutuellement, se communiquer l'ardeur du rêve et de la seule spiritualité, le dédain de la vie...

SCÈNE II

LES MÊMES, UNE SERVANTE

UNE SERVANTE, entrant.

C'est le bouillon de monsieur.

OLIVIER, contrarié.

Quoi?

LA SERVANTE

Le bouillon que monsieur a demandé pour quatre heures. Il est quatre heures, monsieur.

OLIVIER

C'est bien.

(La servante dépose le bol sur un guéridon et sort.)

SCÈNE III

OLIVIER, KLARY, DARCHI

KLARY

Votre femme ne vous comprend pas?

OLIVIER

Ma femme n'attache de prix qu'aux sentimentalités courantes; elle ne comprend pas mes aspirations d'artiste, mon rêve de vie intellectuelle inspirée seulement de raison et d'idéal, détachée de toutes les mesquines sujétions, de tous les mesquins appétits.

KLARY

Il ne fallait pas vous marier.

OLIVIER

Est-ce qu'on sait? Je croyais arranger bien ma vie. Ah! j'écrirai quelque jour un livre sur cette souffrance de vivre, de sentir autour de soi cette unique préoccupation d'entretenir la vie. C'est abaissant... (Il prend machinalement la tasse de bouillon et en boit une gorgée.) Je vous demande pardon : j'ai l'habitude à cette heure-ci. Je suis un peu affaibli : le surmenage, la lassitude.

KLARY

Moi, je prends du peptone. J'ai horreur des repas. Quand j'ai mangé il me semble que de la matérialité pèse au bout de mes doigts : je n'ose plus prendre mes pinceaux ou toucher à un piano.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DARCHI

DARCHI, entrant.

Tiens, mademoiselle Lilian. Comment allez-vous?

KLARY

Je vis, donc je vais mal.

DARCHI

Ce n'est pas gentil pour nous, ce que vous dites là. Vous parliez art avec mon fils?

OLIVIER

Oui... Mais comme tu reviens tôt. C'est fini, le concert?

DARCHI

Non, ce n'est pas fini. Je suis parti indigné. Figure-toi, les misérables!... Non, mais je te le donne en mille!... Ils ont joué du Gounod! J'ai préféré m'en aller.

KLARY

Vous aimez le concert? Moi, je n'y vais plus. Je ne comprends que l'improvisation, la musique pour moi seule. Entendre de la musique avec d'autres, c'est horrible!

DARCHI

Vous voilà bien sévère. Au moins, nous ne sommes pas les autres, nous; nous ne vous inspirons pas j'espère, le même dédain.

OLIVIER

Je trouve qu'elle a raison.

DARCHI

Oh! moi aussi, moi aussi. Il est évident que les raffinés, comme nous souffrent du contact des impressions vulgaires. Je suis furieux d'être allé à ce concert; (à Klary) d'autant plus furieux que j'ai perdu l'occasion d'être plus longtemps avec vous. On est si heureux de rencontrer une femme comme vous, d'intelligence indépendante. Ah! ce n'est pas vous qui avez des préjugés, ce n'est pas vous qui faites de la romance. Vous êtes étrange, piquante, déroutante, vous êtes de votre époque. Vous êtes presque de demain.

OLIVIER

Vous voyez, il est amoureux de vous, papa.

SCÈNE V

LES MÊMES, RENÉE, BLANCHE

(Renée et Blanche entrent à gauche.)

RENÉE, apercevant Klary, à Olivier.

Oh ! pardon. Je vous croyais seul. (Sèchement.) Mademoiselle...

KLARY, familière.

Bonjour, madame. Vous vous portez bien?

RENÉE

Je vous remercie.

OLIVIER, à Klary.

Je vous présente ma sœur, madame Loirat. A Blanche.) Mademoiselle Klary Lilian, artiste peintre.

(Renée sort à droite, sans rien dire, Olivier fait un geste d'impatience.)

BLANCHE

Ah ! c'est mademoiselle qui a exposé une *Apparition ?*

KLARY, flattée.

Oui, madame. Vous vous rappelez?

BLANCHE

Je me rappelle, oui. C'était très joli. Mais je n'ai jamais pu nettement distinguer ce qu'il y avait au milieu des iris. Etait-ce une femme ou un adolescent?

KLARY, avec un sourire de pitié.

C'était une apparition, madame.

BLANCHE

C'est juste. Oh ! c'était d'une jolie couleur. Bab prétendait que c'était une Sainte-Vierge... (Souriant.) Bab, c'est mon aîné, il a cinq ans. Il peint aussi : il fait des paysages, à l'aquarelle. Et c'est vraiment très beau. Seulement, quand ils se mettent à peindre tous deux !...

KLARY

Vous avez deux enfants, madame !

DARCHI

Je suis deux fois grand'père, oui. J'en suis honteux !

KLARY, à Blanche.

Je vous plains.

BLANCHE

Vous me plaignez ! Et pourquoi donc ? Mais je suis enchantée, mais je trouve cela délicieux..., et puis, tout naturel. Vous n'aimez donc pas les enfants ?

KLARY

C'est joli. Ceux des autres.

BLANCHE

Mais, si vous en aviez un jour ?

KLARY

Oh ! je n'en aurai pas.

BLANCHE

Pardon. Mais, c'est bien ma-de-moi-selle Klary Lilian? Mademoiselle?

KLARY

Mais, oui madame.

BLANCHE

Eh! bien, mademoiselle, savez-vous que c'est un peu monstrueux d'être si sûre de ne pas en avoir.

OLIVIER

Blanche, voyons... Vous ne vous entendrez pas... tu ne peux pas comprendre...

BLANCHE

En effet, je ne comprends pas du tout.

DARCHI

Blanche, tu me rends confus.

KLARY

Mon cher maître, je vous laisse. Nous reprendrons notre étude un autre jour. (Saluant.) Madame... Monsieur Darchi...

OLIVIER

Je vous demande pardon, ma sœur est un peu étourdie.

BLANCHE

Je te remercie.

DARCHI

Je vous reconduis, mademoiselle...

(Il sort avec elle.)

SCENE VI

BLANCHE, OLIVIER, RENÉE

BLANCHE

Eh ! bien, tu reçois du joli monde !

OLIVIER

C'est une femme supérieure.

BLANCHE

Supérieure à qui ?

OLIVIER

Aux autres.

BLANCHE

Tu est charmant.

OLIVIER

C'est une artiste.

BLANCHE

J'en doute fort.

OLIVIER, haussant les épaules.

Et comme tu t'y connais beaucoup n'est-ce pas !...

(Darchi rentre.)

BLANCHE

Mais pourquoi pas ? En tous cas, il me semble qu'une artiste devrait avoir, à un degré supérieur, les qualités de la femme. Ainsi, elle devrait avoir beaucoup de goût et beaucoup de délicatesse. Or je ne crois pas que le goût consiste à porter des robes excentriques, mais sales, et attachées avec des épingles, — je l'ai vu ! — et à être coiffée en vierge de Botticelli, mais avec les cheveux pas

débrouillés; et je ne crois pas qu'il y ait de la délicatesse pour une jeune fille à déclarer qu'elle est sûre de ne jamais avoir d'enfants. Comme ce n'est pas de la candeur, c'est de la corruption. Si les femmes artistes ne peuvent pas rester des femmes, je trouve qu'il vaut mieux être une femme avec de la grâce, de la pudeur et de l'amour simple, comme Renée par exemple, ne fût on pas raffinée pour un sou!

DARCHI

Tu es une petite sotte.

OLIVIER

Tu es une bourgeoise. Et tu parles, naturellement, pour les bourgeoises.

BLANCHE

Une bourgeoise, si tu veux. Evidemment, je suis une bourgeoise, comme d'ailleurs, vous êtes, vous autres, des bourgeois. Mais il y a moyen, tu sais, d'être en même temps une brave petite femme, épouse et maman, et une artiste; que l'on soit aristocrate, bourgeoise ou femme du peuple c'est même me semble-t-il, le seul moyen pour une femme, d'être supérieure. Un artiste, n'est-ce pas, est un être plus sensible que les autres, exaltant les beaux sentiments éprouvés par les autres à un degré moyen? Eh bien, chez la femme, ces sentiments, sont deux : l'amour tout court, d'abord,

l'amour maternel, ensuite. Je suis folle de mon mari et j'adore mes deux enfants. Je suis, ainsi, plus artiste que Mlle Lilian ; en tous cas, je lui suis supérieure, puisque je sais trouver de la beauté dans mon devoir et mon rôle naturel.

OLIVIER

Mon Dieu ! que tu dis des bêtises !

DARCHI

C'est drôle tout de même que ton frère et moi nous ayons des idées si larges, et que tu sois restée encroûtée !

BLANCHE

Voyons, papa. Vous avez voulu faire oublier que vous avez été fabricant de poêles, très honorablement. Mais vous êtes devenu beaucoup plus bourgeois qu'avant. Vous étalez des goûts qui ne sont pas les vôtres, une fausse supériorité, comme d'autres étalent leurs décorations. Vos frères, épatent les bonnes gens du chiffre de leur fortune qu'ils grossissent ; vous voulez les épater d'un esprit que vous grossissez aussi. Cela revient au même ; c'est la même vanité, très étrangère à la simplicité des hommes supérieurs... Ne vous fâchez pas, vous êtes très bon et je vous aime bien. Mais je n'en dirai pas autant à Olivier.

OLIVIER

Cela m'est très indifférent.

BLANCHE

Oh ! je sais que tout t'est très indifférent... Avec tout cela, j'oublie Bab qui est au jardin. (A Darchi.) Il vous réclamait tantôt. Vous lui avez promis, paraît-il, de lui bâtir quelque chose, comme un grand papa très vieux jeu.. Venez-vous ?

DARCHI

Oui, mais c'est égal, je te trouve un peu vive... Tu ne veux pas comprendre...

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

OLIVIER, RENÉE, puis HEURTOUX

(Olivier resté seul, se promène nerveusement; il s'arrête devant son bureau, allume une cigarette puis se remet à se promener.

(Renée entre de droite.)

OLIVIER

Renée, vous vous êtes conduite tout-à-l'heure de façon inadmissible.

RENÉE

Je vous avais prié de ne plus recevoir cette femme.

OLIVIER

Mais vous avez négligé de me donner de ce désir une raison sérieuse.

RENÉE

Il me semble que vous ne devez pas recevoir chez nous des femmes que je ne reçois pas, moi.

OLIVIER

Je vous en prie, Renée, ne recommençons pas toujours les mêmes discussions inutiles. Je ne puis pas user mes efforts à essayer de vous faire comprendre que vous n'êtes inspirée que de préjugés. J'en ai fait mon deuil.

RENÉE

Comme j'ai fait mon deuil, de mon côté de tant de choses... Depuis un mois, depuis cette dernière discussion sur ce sujet pénible que je ne veux même pas vous rappeler, j'essaie d'oublier mes rêves de femme. Mais il faut pourtant qu'il n'y ait, dans votre vie, rien d'outrageant pour moi aux yeux des autres.

OLIVIER

Je ne puis pourtant pas souscrire à vos façons de vivre. Je dois vivre avec les gens de mon milieu.

RENÉE

Mais, votre milieu, il me semble que c'est votre famille, moi, le foyer.

OLIVIER

Mon milieu, ce sont les gens avec qui je puis causer des choses qui m'intéressent, qui me passionnent, qui sont ma vie intellectuelle.

RENÉE

C'est à dire tout le monde sauf moi?

OLIVIER

Est-ce ma faute si rien de ce qui occupe ma vie n'intéresse la vôtre, si vous vous êtes refusée obstinément, toujours, à me faire la concession d'essayer de partager mes préoccupations, de vous élever un peu au-dessus des banalités du ménage.

RENÉE

Hélas! c'est la tendresse que vous trouvez banale. Je me suis efforcée de comprendre vos aspirations; je n'en ai pas trouvé une qui fît une place à cette tendresse.

OLIVIER

La vraie tendresse est dans la communion des idées.

RENÉE

Vos paroles sont froides et vos idées étrangères au cœur.

OLIVIER

Comme doivent l'être celles d'un homme fort, conscient. Voilà : celle dont vous parlez et avec qui j'entretiens des relations purement intellectuelles, comprend et aime ces paroles là. D'ailleurs notre dernière discussion a montré l'infranchissable malentendu existant entre nous...

RENÉE, avec fierté.

Je ne songe pas à l'oublier, croyez le.

OLIVIER

Et comme j'ai besoin pour mes travaux, pour

le développement de ma pensée, du commerce d'intellectuels comme moi, il faut bien...

RENÉE

Non, il ne faut pas, parce que c'est me faire outrage. Et je me révolte! Mon intelligence... — Oh! je sais que vous n'y croyez pas...

OLIVIER

Si j'y crois. Mais on ne vous a pas appris à la conduire...

RENÉE

Mon intelligence et ma dignité se rebellent!

SCENE VIII

LES MÊMES, HEURTOUX

HEURTOUX, entrant.

Qu'y-a-t-il donc, Renée? Tu parais si exaltée!

RENÉE

Ah! c'est toi père! Je suis heureuse de t'avoir là.

HEURTOUX

Pourquoi? Olivier, que se passe-t-il?

RENÉE

Il se passe que je suis horriblement malheureuse.

HEURTOUX

Renée!

OLIVIER

Laissez la donc dire.

RENÉE

Que je suis étrangère à mon mari, qu'il dédaigne me faire partager sa vie et partager la mienne, se proclamant d'une autre race; et qu'il prétend recevoir ici une femme que je ne veux pas recevoir chez moi?

OLIVIER

Une scène de jalousie, vous voyez...

RENÉE

De jalousie! Oh! non, je ne suis pas jalouse; mais je ne veux pas être ridicule. Non, une révolte de dignité, de bon sens, et de tout moi, du moi moral que vous ne connaissez pas, et qui étouffe!

HEURTOUX

Calme-toi, Renée, calme-toi. Voyons Olivier, elle a raison, pourtant : cette femme que vous recevez?

OLIVIER

Eh! c'est une artiste, une artiste avec qui je m'entretiens de mes travaux.

HEURTOUX

De quels travaux, mon ami?

OLIVIER

Je ne puis pas vous expliquer. Vous ne savez pas...

HEURTOUX

C'est que je n'en vois rien, de vos travaux. Et je me suis déjà demandé si ce n'est pas d'en trop parler à tout le monde qui vous prend le temps

nécessaire à les réaliser. Voilà deux ans que vous êtes marié, et vous travaillez toujours à de vagues projets.

OLIVIER

Mon cher Monsieur, ceci devient plaisant. Laissez-moi donc, je vous en prie, travailler comme j'entends le travail. Encore une fois, vous ne le comprendrez jamais.

HEURTOUX

J'ai travaillé beaucoup, pourtant.

OLIVIER

Mais vous avez la compréhension mesquine du travail. Quand on a le respect de sa pensée, quand on sait l'importance de son expression, on sait aussi quel douloureux labeur, c'est de la soumettre à la réflexion. Lorsque je pense, je travaille; et si les résultats de ce travail ne se formulent pas encore, ils constituent lentement l'œuvre, l'œuvre peut-être unique et qui sera digne d'être montrée. Quand on cherche à donner cette œuvre là, le rêve lui-même est un labeur. Et alors, même que ce rêve ne se préciserait jamais en un livre, je n'en aurais pas moins travaillé. Mais je vous parle là un langage...

HEURTOUX

Que je comprends, rassurez-vous. Je le comprends si bien, malgré mon infériorité d'émotionel qui ne rêve pas, pourtant, je le comprends si bien

que je le trouve absurde. Non, vous ne travaillez pas en travaillant pour vous seul, non vous ne travaillez pas en rêvant : vous ne faites pas un travail, parce que seul compte le travail utile.

OLIVIER

Utile à qui ?

HEURTOUX

Utile à tous.

OLIVIER

Alors, pour travailler, il faut, comme vous l'avez fait toute votre vie, fabriquer des étoffes ou vendre des conserves ?

HEURTOUX

Non, pas nécessairement. Il faut contribuer à produire la somme des choses nécessaire à tout le monde, en fournissant, comme je l'ai fait, une part de la matière, ou, comme vous devriez le faire, une part de la beauté.

OLIVIER

Je ne crois pas assez au monde, je ne crois même pas assez à la nécessité de la vie, pour m'astreindre à assumer ma part de cette tâche-là. Je n'ai pas accepté ce devoir.

HEURTOUX

Il n'y a qu'une façon de ne pas l'accepter : à tout devoir correspond un droit. Le droit ici, c'est celui de vivre.

OLIVIER

Je n'ai pas demandé ce droit. Ce n'est pas moi qui me suis donné la vie.

HEURTOUX

Mais vous la conservez précieusement. Je le répète, vous gardez le droit, vous refusez le devoir.

OLIVIER

Vous voilà bien éloquent, mon cher Monsieur Heurtoux, pour un...

HEURTOUX

Pour un ancien boutiquier, n'est-ce pas? Non, je ne parle pas bien. Mais je dis simplement des choses que je pense avec force. Et sur ces idées là, l'homme simple que je suis a des opinions très nettes; vous participez au résultat du travail des autres, du mien, de celui de votre boulanger, de votre servante, du paveur, du musicien dont vous sifflez un air en ce moment. Ainsi, vous contractez une dette de vie. Vous ne comprenez, pas et c'est pour cela que vous ne rendez pas Renée heureuse. Il me semble, voyez-vous, que tout cela se tient : le travail, l'amour, la paternité, ce sont toutes manifestations, toutes contributions de vie constituant des devoirs naturels, tout simplement parce qu'on vit, parce que, quoi qu'on en dise, la vie qu'on possède, et à laquelle on tient...

OLIVIER

Qui vous dit que j'y tienne?

HEURTOUX

Qui ?... Mais tout, toute votre conduite... Mais tenez, cette tasse de bouillon à moitié vide sur votre table. Eh! bien, cette vie que l'on a reçue, on doit la rendre. C'est pour cela que nous avons des besoins qui nécessitent le travail, des instincts qui nous font aimer et avoir des petits; cela correspond aux mystérieuses lois d'équilibre de la nature ; et ceux qui n'ont pas ces instincts et ne comprennent pas ces devoirs sont des exceptions monstueuses. Tout cela vous fait sourire...

OLIVIER

Un peu, oui. Les mystérieuses lois de la nature me font sourire toujours. Je me laisse pas conduire par des instincts. Et je ne subis pas la nature : je l'analyse.

RENÉE, intervenant.

Taisez-vous donc! Vous vous dérobez devant elle. Vous passez votre temps à disserter sur les sentiments déformés, aveulis, de quelques uns comme vous, vivant loin de la nature, dans l'atmosphère artificielle d'un cabinet de travail comme celui-ci, où le soleil, le soleil dont vous avez peur, ne pénètre pas ! (Elle va vers la fenêtre et ouvre, d'un geste brusque, les rideaux. Un large rayon de soleil pénètre. On aperçoit un fond de paysage.) Est-ce qu'on analyse ça? Est-ce qu'on analyse les frissons de la terre? On les perçoit, simplement. Et, l'on se

soumet! On se soumet à la vie souveraine, à l'intransgressible puissance. Oh! j'ai comme vous de l'orgueil. Je comprends la rébeillon contre tout ce qui est l'œuvre des hommes. Mais quand cet orgueil veut tenir tête à la nature, il ne peut plus donner que la perversion et l'impuissance. Au fond, d'ailleurs, vous le comprenez bien; et vous avez peur de la regarder en face, et vous fermez vos rideaux! Seulement, vous avez beau faire, elle entre tout de même et quelque jour elle prend sa revanche! Je crois bien que, pour vous, ce jour-là va venir.

OLIVIER

Vous faites, vous aussi, de très jolis discours. Mais c'est bien de la véhémence pour me montrer un coin de paysage, un beau Corot que j'admire certainement.

RENÉE

C'est comme cela que vous regardez, à travers les visions toutes faites d'une autre! Vous voyez des Corot, des Rousseau ou des Monet; vous ne voyez pas la nature puisque vous pensez en la regardant, à autre chose qu'à elle-même.

OLIVIER

Vous devenez fatigante, ma chère amie. Vous n'avez plus rien à me dire? Vous non plus Monsieur Heurtoux?

HEURTOUX

Non, je regarde. Je regarde tout cela, que vos rideaux cachaient. Je regarde, dans le jardin, Bab que votre père porte sur ses épaules parce qu'il croit qu'on ne le voit pas. Et je me dis qu'il faut vraiment que nous soyons, en effet de races bien différentes. Et je me demande si l'artiste c'est vous, l'intellectuel qui dissertez sur ces choses, ou si c'est moi, le vieux marchand, qu'elles oppressent et qui ne sait pas en parler.

OLIVIER

Evidemment, nous sommes de races différentes. Aussi nous ne pourrons pas nous entendre et il est superflu de poursuivre cette discussion. Trop de dissemblances d'éducation et de culture nous séparent

RENÉE

Nous n'avons pas fini pourtant. Et j'ai à vous poser une simple question, en vous conjurant de bien réfléchir avant de répondre, car votre réponse aura plus de gravité que vous ne le soupçonnez : voulez-vous cesser de recevoir cette femme !

OLIVIER

Eh ! ma chère, je n'ai aucune raison pour céder ainsi à vos caprices.

RENÉE

C'est bien.

OLIVIER, allant vers la porte.

Au revoir, Monsieur Heurtoux. Nous nous retrouverons quand vous serez plus calme, et quand vous n'essaierez plus de faire de la philosophie.

SCENE IX

HEURTOUX, RENÉE

RENÉE, se laisse choir dans un fauteuil.

Je voudrais de l'air; père voulez-vous ouvrir? (Heurtoux ouvre la baie. Le soleil se couche lentement. Il fait moins clair sur la scène.)

Maintenant, c'est fini!

HEURTOUX

Quoi? Que veux-tu dire!

RENÉE

Je veux dire que je me reprends toute, que dorénavant je me considère comme libre, tout à fait libre!

HEURTOUX

Mais, Renée, tu es mariée...

RENÉE

Le mariage m'a faite malheureuse; je m'en secoue, je le répudie!

HEURTOUX

Renée! tu t'exaltes!

RENÉE, se levant.

Ah! c'est que vous ne savez pas, père, vous ne

savez pas ce qu'est ma vie, vous ne savez pas ce qu'est mon ménage !

HEURTOUX

Si, je sais. Ta mère ma raconté ce que tu lui as confié il y a peu de temps. (Renée, confuse, se cache la tête dans les mains.)

HEURTOUX, s'approchant d'elle.

Ma pauvre enfant, te voilà toute confuse. Je te préfère ainsi, avec cette pudeur qui fait que, même devant son vieux père attendri, une femme rougit en présence de certains sujets. Ma pauvre chérie ! tu es malheureuse, tu te révoltes : la faute en est peut-être à moi, qui t'ai mal mariée.

RENÉE

Oh ! père, ne vous accusez pas.

HEURTOUX

Si, je m'accuse ; je m'accuse et je m'irrite contre mon aveuglement, contre celui de tous ceux qui, comme moi, après avoir vaillamment vécu, après avoir été des époux et des pères dignes, s'imaginent qu'il faut, pour leurs filles, autre chose qu'un homme comme eux, et se laissent séduire par un monsieur qui fait des phrases. Ma pauvre Renée, j'aurais du te trouver un homme tel que j'étais moi-même, (avec un sourire) tel que j'étais il y a longtemps, oh ! pas très brillant, pas très disert, mais de bonté et d'esprit robustes ; pas très plein de raison subtile, mais plein d'amour de la

vie, de vaillance simple ; un ardent écoutant peut-être trop son cœur, mais trouvant dans des instincts point faussés une garantie de loyauté et de bon sens ; un homme plus rapproché de la nature, sans doute moins raffiné, mais plus sain et plus tendre, qui t'aurait aimée avec moins de littérature, mais avec passion, avec emportement, comme j'ai aimé ta mère, (Renée s'est redressée en écoutant son père et regarde au dehors.) et t'aurait fait me donner des petits enfants beaux et forts, comme Bab... On dirait que tu ne m'écoutes pas, Renée ?

RENÉE

Si père, oh! si, mais je regardais... Il me semblait que tout : le parfum du vent, les chuchottements des arbres, les cris de Bab, tout me disait la même chose que toi...

HEURTOUX

Tu vois, ma pauvre Renée : j'ai raison de m'accuser.

SCÈNE X

LES MÊMES, DARCHI

DARCHI, entrant par le fond.

Tiens, on a ouvert ça... Que faites vous donc là ?

RENÉE

Nous causions. Bab n'est plus avec vous ?

DARCHI

Méryac m'en a délivré. Dés qu'il est là, Bab lâche tout le monde. (A Heurtoux.) Eh bien ! le père l'émoi, vous venez faire une partie de billard ? Je n'ai pas Olivier : il vient de sortir.

RENÉE

Ah ! il est sorti...

DARCHI

Oui. (A Heurtoux.) Vous venez ?

HEURTOUX

Oui, j'ai à vous parler.

DARCHI

Pas pour me faire de la morale, hein ? je vous lâche !

HEURTOUX

A tantôt, Renée. Embrasse-moi.

(Renée lui tend le front.)

DARCHI

Tableau de famille !

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

RENÉE SEULE, PUIS ANDRÉ ET BLANCHE

(La scène est dans la demi-obscurité. Renée va lentement jusqu'à la baie ; elle s'assied sur un fauteuil dans un coin de la terrasse, et regarde au dehors.)

(André et Blanche entrent.)

BLANCHE

Pourquoi donc m'amènes-tu ici !

ANDRÉ

Pour t'embrasser à l'aise.

(Il l'embrasse sur la figure et dans le cou.)

BLANCHE

Mais tu es fou, voyons...

ANDRÉ, l'embrassant encore.

C'est ma façon de répondre à ton père qui disait tout à l'heure que l'amour ne résiste pas à cinq années de mariage. Moi, je ne sais pas discuter ; mes lèvres sont malhabiles à formuler des arguments. Mais tu vois, elles répondent tout de même.

BLANCHE

Je trouve qu'elles répondent très bien.

ANDRÉ

Vrai ?

BLANCHE, lui tendant les lèvres.

Tu vois : j'ai envie d'écouter encore... (André l'embrasse de nouveau.) Alors, tu m'aimes toujours bien ?

ANDRÉ

Ma petite Blanchette !

BLANCHE

Fort ?

ANDRÉ

Plus fort encore !

BLANCHE

Autant qu'au commencement ?

ANDRÉ

Davantage.

BLANCHE

Pourtant, tu disais alors, qu'on n'aurait pu aimer davantage.

ANDRÉ

Je croyais, parce que je croyais qu'on ne pouvait être davantage adorable que tu ne me paraissais alors. Depuis, j'ai vu que je me suis trompé. Je te connais mieux, beaucoup mieux.

BLANCHE

Pour çà, oui...

ANDRÉ, la prenant par la taille.

Et tu es si bien une femme... ma femme...

BLANCHE

C'est incontestable.

ANDRÉ

Hé! bien, il me semble que je ne te connais jamais assez. Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime! Et j'ai envie...

BLANCHE

Chut!... Veux-tu te taire!... Tu profanes le cabinet de mon frère, le sanctuaire du psychologue!... En voilà un à qui tu as de la chance de ne pas ressembler... Ah! moi, un mari comme çà, c'est sûr : je l'aurais trompé.

ANDRÉ

Me voilà prévenu. Mais je n'ai pas du tout envie de lui ressembler.

BLANCHE

Alors, on n'est pas encore de vieux époux?

ANDRÉ

Tu en doutes?

BLANCHE

Et on n'est pas encore sur le point de le devenir?

ANDRÉ

Jamais. Pas même à quatre-vingts ans. Nous serons toujours de jeunes époux. Il faut que je t'embrasse encore... (Renée qui les écoutait s'est levée.) Chut! (Montrant l'une des portes.) Quelqu'un vient! Sauvons-nous.

(Ils sortent par l'autre porte sans avoir vu Renée.)

RENÉE, rentrant

Qu'ils sont heureux!

(Elle s'appuie à la porte de la terrasse. On entend, dans le lointain, des voix confuses qui chantent.)

SCÈNE XII

RENÉE, MÉRYAC

(Méryac passe dans le jardin, lentement; il s'arrête en apercevant Renée.)

MÉRYAC, entrant.

Vous êtes seule, là, dans l'ombre?

RENÉE

Je regarde partir le jour.

MÉRYAC

Je vous cherchais... Votre mari est sorti. Votre

père et votre beau-père causent sur la route. André et sa femme ont disparu, et votre mère fait travailler Bab... Je vous cherchais... Je ne vous ai plus vue depuis quelques jours. Vous me fuyez?

RENÉE

Non.

MÉRYAC

J'ai tant besoin de vous voir!

RENÉE

Oh! vous, vous avez la vie si remplie! Votre usine, vos chasses... Vous n'avez pas chassé par ce beau jour?

MÉRYAC

Non. Je crois que je ne chasserai plus.

RENÉE, qui s'est assise et qui regarde au dehors.

Pourquoi donc?

MÉRYAC

Un dégoût, presqu'un remords qui m'est venu d'une aventure en apparence banale, d'un incident qui ferait rire les vrais chasseurs.

RENÉE

Que vous est-il arrivé?

MÉRYAC

Oh! rien, mais un rien qui m'a bouleversé, ému jusqu'aux larmes. C'était il y a trois jours. Vous vous rappelez comme il faisait beau, quel impérieux et tendre soleil enveloppait la campagne, comme aujourd'hui... J'étais parti avec mon chien; et,

amolli par la douceur du jour, un peu grisé par le soleil et par l'air, je marchais sans regarder, enfoncé dans un rève — un rêve que je n'ose pas vous dire, mon rêve de toujours. — Je ne songeais plus du tout à la chasse, j'avais oublié mon chien. Brusquement j'entends un bruit de course dans le sentier que je suivais, entre deux champs de trèfles. Je lève les yeux et je vois, à vingt pas de moi, mon chien courant derrière une petite masse grise qui fuyait éperdue. Je ne sais pourquoi, à ce moment, au lieu d'épauler machinalement, comme d'habitude, je suis pris d'un profond émoi. Je crie : « Frac! Frac, ici! » Mais mon chien qui suit sa proie de près est affolé; et quand, courant, j'arrive près de lui, le cœur battant comme devant un malheur que je n'ai pu éviter, il a broyé de ses mâchoires la petite masse grise, étendue dans les trèfles, lamentable et vaincue. C'est un petit levreau. J'assiste tout tremblant à son agonie. Il me semble que je viens de laisser s'accomplir un meurtre. Pourtant, ce n'était pas la première fois que je voyais ainsi mourir une bête, que je l'achevais même. Mais j'arrivais alors grisé par le coup de feu que je venais de tirer, et je ne voyais pas. Cette fois, j'ai vu, et j'ai senti dans ce petit corps aux grâce informes palpiter tout le drame de la mort; il m'a semblé sentir tout tressaillir autour de moi, comme si la suppression de cette part de

vie, pourtant si frêle, venait de faire une blessure à toute la vie qui frémissait aux alentours... Vous voyez, c'est une histoire banale, puérile. Mais je crois que je ne chasserai plus. Je n'oserais plus toucher à de la vie. Vous me rendez meilleur.

RENÉE

Moi?

MÉRYAC

Oui, vous. Depuis que mon amour pour vous me domine, je sens étrangement grandir en moi le respect de la vie, la passion de tout ce qui la fait; quand je pense à vous, — et je pense toujours à vous, — toute la nature surgit dans votre évocation, comme aussi vous êtes partout dans la nature qui m'enivre.

RENÉE

Oui, moi aussi, j'ai toujours eu cette exaltation. Je la connais. Quand j'était tout enfant, puis quand j'étais jeune fille, j'avais, dans la campagne, de véritables hallucinations, une frénésie très noble et très douce me faisant percevoir la grande communion des êtres et des choses dans le souverain mystère qui souffle la puissance. Tout à l'heure, lorsque vous êtes arrivé, je venais d'éprouver un grand trouble et je le retrouvais, à la fois précis et confus dans tout cela, devant nous.

MÉRYAC

Un grand trouble? Vous avez souffert encore?

RENÉE

Non.

MÉRYAC

Si, vous avez souffert. Et cela m'est intolérable de savoir que vous souffrez. Cela m'est plus intolérable encore dans toute cette atmosphère de bonheur qui nous enveloppe et qui semble faite pour vous épanouir, vous si pleine de vie, de passion, de jeunesse !

(Dans le lointain, les voix ont repris la chanson, plus distinctement.)

RENÉE

C'est vrai, mon ami, il fait grisant ce soir. Et ce que nous faisons ici n'est pas raisonnable. Allons-nous en.

MÉRYAC

Vous avez peur ?

RENÉE, s'exaltant.

Oui, j'ai peur ! oui, je souffre ! Vous avez raison, je suis jeune, et je suis vivante ; et je sens ardemment toutes ces choses dont vous me parlez et qui me troublent; j'entends comme vous ce qu'elles chuchottent, et comme elles sont toutes complices, depuis ces voix de femmes qui crient dans le lointain, jusqu'au bruissement des ailes qui passent, aux rires des enfants qui jouent... Je comprends le langage troublant des choses, j'ai peur de ce qu'elle me disent parce qu'elles sont trop tentantes, parce que je me sens trop seule,

trop désarmée; j'ai peur de vous dans tout cela... Allons nous en!... allons nous en!...

MÉRYAC, s'approchant d'elle.

Renée, il ne faut pas avoir peur. Il faut regarder avec confiance, avec ivresse ; vous avez le droit d'aimer, éperduement et sans révolte dans la nature, comme le conseillent les voix lointaines, les voix de femmes et les rires d'enfants. Je vous aime, Renée, je vous aime...

(Il la prend dans ses bras.)

RENÉE, se dégageant.

Non, mon ami, non... Je vous en supplie. Ayez pitié de moi, ayez pitié de ma faiblesse, de mon abandon ! Oh ! je n'essaie pas de dissimuler, je n'essaie pas de vous cacher mon trouble, la détresse de mon orgueil, de ma volonté, la défaite de mes résistances... A quoi bon ? Vous avez senti battre mon cœur et défaillir mon âme... Je vous aime et mon aveu ne vous apprend rien, et je ne rougis pas de vous le dire... Mais je vous en supplie, je vous en supplie parce que je vous aime et parce que je veux que nous restions dignes l'un de l'autre, laissez-moi...

MÉRYAC

Renée, vous me disiez que vous compreniez le langage de toutes ces choses qui nous parlent et nous poussent l'un vers l'autre...

RENÉE

Oh! je le comprends, oui...

MÉRYAC

Pas comme moi! A moi il crie le désir, le désir fou!

RENÉE

A moi aussi!... Mais je veux résister. Et je vous implore, je vous implore contre moi-même. Oui, tout me pousse vers vous : ma jeunesse, la tristesse de mon ménage, l'intense besoin de vivre, d'embrasser toute la vie qui me brûle! Oui je vous aime, et depuis que vous m'avez dit votre amour, je lutte désespérément contre l'élan chaque jour plus puissant qui va vers vous, m'offrant toute; je lutte douloureusement et avec la certitude de succomber. Je serai à vous, c'est inévitable puisque je vous aime et puisque je veux aimer. Mais si c'était ainsi, ici, en rougissant de notre amour, je serais trop malheureuse. Je ne veux pas que mon bonheur soit une défaite : je veux qu'il soit une victoire! Plus tard, demain peut-être, nous pourrons obéir sans remords, avec fierté... Aujourd'hui, ayez pitié, ayez pitié de ma faiblesse! Je vous aime et je suis à vous... mais pas encore, pas encore...

(Elle pleure en s'éloignant de lui. On entend encore, plus rapprochées, les voix qui chantent.)

RIDEAU

Troisième Acte

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

HEURTOUX, Mme HEURTOUX, DARCHI

DARCHI

Ce n'est pas ma faute, pourtant. D'ailleurs, je suis sûr que vous exagérez.

HEURTOUX

Ce n'est pas votre faute, évidemment, mon cher Darchi. Mais il est temps que vous voyiez les choses avec moins d'insouciance, car je vous jure que nous n'exagérons rien.

Mme HEURTOUX

Hélas! Ils en sont là. Et si vous ne voyez pas Renée plus désespérée, c'est qu'elle a de la fierté : vous voyant soutenir Olivier, elle ne veut pas vous montrer... Mais elle souffre, elle souffre beaucoup, et elle ne pourra plus longtemps supporter cette vie. Je crains que l'esprit de résistance, de révolte qui a toujours été puissant en elle, ne l'emporte un jour.

HEURTOUX

Je vous l'ai dit : la scène d'hier à propos de cette petite Lilian, a été très violente ; elle m'a révélé une situation extrêmement grave, dont je ne vois pas l'issue. Et l'exaltation de Renée m'a effrayé autant que l'indifférence de votre fils.

DARCHI

Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Je suis très dépaysé, moi, dans ces histoires sentimentales. Pourquoi aussi Renée s'effare et se froisse-t-elle ainsi de la présence de Klary. Elle est amusante, la petite Klary, tout simplement.

HEURTOUX

Elle est trop amusante.

DARCHI

Admettons même que, sur ce point, Olivier ait tort... Admettons-le. Mais je ne vois pas bien nettement de quoi Renée se plaint en dehors de cela. Ses griefs sont très vagues, ce sont des impressions.

Mme HEURTOUX

Mon ami, tout le bonheur d'une femme est fait d'impressions. Et ce qui manque le plus au bonheur conjugal de Renée, ce sont peut-être précisément les impressions. On ne laisse pas une jeune femme de vingt-cinq ans dans l'isolement moral où Olivier laisse la sienne. Renée est une nature ardente, avide

d'affection et d'action. Sous prétexte de recueillement intellectuel qu'elle troublerait, — recueillement dont il ne tire d'ailleurs pas grand chose —, Olivier néglige Renée, lui refuse tout ce à quoi elle considère avoir droit. Vous trouvez que ses griefs sont vagues, qu'elle ne se plaint de rien de précis. Elle se plaint de ne rien trouver dans le mariage de ce qu'elle espérait ; elle se plaint de ne pas être une épouse ; elle se plaint de ne pas pouvoir espérer être une mère.

DARCHI

Ce sont, avouez-le, des idées de petite fille. On ne peut pas s'aimer toujours comme des fiancés.

Mme HEURTOUX

Mon Dieu, mon cher Darchi, ce n'est pas à moi, une vieille maman, de vous expliquer comment un mari peut aimer, doit aimer sa femme, comment il doit s'y prendre pour lui faire oublier certaines choses, pour lui faire accepter, dans beaucoup de bonheur, certaines autres. Mais j'ai été, moi aussi, une jeune femme, et je sais bien que mon ménage ne ressemblait pas du tout à celui de ces enfants. (A Heurtoux, qui se tient derrière son fauteuil.) N'est-ce pas, mon ami ? (Heurtoux, sans répondre, l'embrasse doucement dans les cheveux.) Et j'imagine que le vôtre, à cette époque où vous n'étiez pas encore un esprit fort, n'y ressemblait pas non plus.

DARCHI

Nous étions d'un autre temps.

HEURTOUX

Il est des choses qui sont de tous les temps, mon cher; et l'on s'aime aujourd'hui comme on s'aimait hier, quand on s'aime vraiment.

Mme HEURTOUX

J'ai connu votre femme, Darchi. Je sais qu'elle était très heureuse, et même, — oh! ne vous en défendez pas! — vous vous laissiez un peu dominer par elle.

DARCHI

Ah! permettez, permettez...

Mme HERTOUX

Mais si, mais si. Vous étiez très amoureux d'elle. Et puis, vous avez eu des enfants.

DARCHI

Qui me donnent même bien du tracas!

Mme HEURTOUX

Mais que vous aimez beaucoup, qui vous ont donné de grandes joies, car vos allures d'à présent n'ont d'autre cause que votre admiration orgueilleuse pour Olivier, et Blanche vous a donné des petits enfants pour qui vous êtes un « bon papa » parfait, quand on ne vous regarde pas.

DARCHI

Bien sûr, je ne suis pas de bois.

Mme HEURTOUX

Eh! bien, mon vieil ami, consentez donc à vous montrer tel que vous êtes, avec vos vrais sentiments très simples, que vous cachez pour adopter ceux de votre fils, comme vous cachez dans votre chambre votre vieux fauteuil Voltaire si commode et si familier, et celui de votre femme, tandis que vous affichez une passion pour les petits meubles anglais, sur lesquels on ne peut pas s'asseoir.

DARCHI

Qui vous a dit?

Mme HEURTOUX

C'est Blanche. Vous voyez qu'on vous connaît bien; et il ne sert à rien de dépenser de l'esprit pour nous faire croire, à nous, que vous êtes très moderne, très insensible et très nouveau jeu. Nous ne vous croirons pas.

HEURTOUX

Et puis, Darchi, nous vous parlons d'une chose vraiment grave, de grands chagrins qui nous menacent en notre enfant. Il est temps que vous interveniez.

DARCHI, effrayé.

Moi?

HEURTOUX

Mais oui, vous. Vous seul pouvez dire certaines choses à Olivier; nous ne pouvons pas. J'ai essayé hier et j'ai très mal réussi. De votre part, son

amour-propre acceptera peut-être certains avertissements.

DARCHI

De moi?... mes pauvres amis, je ne crois pas... Oh! je vous assure, je suis très sérieux. Je ne me rappelle même pas l'avoir été autant depuis longtemps. Ce que vous me dites de cette pauvre Renée m'émeut profondément, et je suis en train de me demander très sévèrement si je ne mérite pas, en tout cela, une part de reproche.

Mme HEURTOUX

Mais personne ne vous accuse.

DARCHI

Je me demande si je ne dois pas m'accuser moi-même? Vous m'avez retourné, voyez-vous; il y a des années que je ne me suis plus regardé aussi bien en face. Mais que voulez-vous? J'avais confiance en l'intelligence d'Olivier, et je n'aurais jamais cru que les choses pouvaient ainsi tourner au drame.

HEURTOUX

Peut-être, si vous intervenez.

DARCHI

Voilà... Je voudrais bien, je vous le jure, je voudrais ardemment aider à réparer. Mais Olivier ne m'écoutera pas, j'en suis sûr. Vous comprenez, je l'ai habitué à penser comme lui. Il est beaucoup plus savant que moi, il parle mieux; je

me suis un peu laissé aller à intervertir les rôles, je le confesse. Maintenant, si j'apparais tout d'un coup en moraliste, en père, il va me rire au nez... — oh! respectueusement... me sourire au nez...— en me disant des choses très fortes que je ne comprendrai qu'à moitié et auxquelles, nécessairement, je répondrai très mal. Et puis je crains qu'il me serve des arguments que j'ai servi moi-même.

HEURTOUX

Vous en êtes là, Darchi!

DARCHI

Dame! si vous croyez que c'est facile d'être le père d'un homme supérieur, quand on n'est soi-même qu'un brave commerçant enrichi! Comment répondre à des mots qu'on ne comprend pas? Avouer qu'on ne comprend pas? C'est humiliant. Alors, on prend le parti, le plus simple; on s'applique à paraître supérieur de la même façon. Évidemment le système a des inconvénients; et je les éprouve très cruellement aujourd'hui; je suis très, très peiné et très confus devant vous de m'avouer impuissant à rien faire pour atténuer notre commun chagrin.

HEURTOUX

Essayez.

DARCHI

Oh! je veux bien. J'essaierai, j'essaierai, mais sans grand espoir. Je vais même essayer de le

trouver tout de suite... (Avançant vers Heurtoux.) Au moins, vous ne m'en voulez pas, Heurtoux?

HEURTOUX, lui serrant la main.

Mais non, je ne vous en veux pas. Je vous plains autant que je nous plains.

DARCHI, sortant.

Je vais essayer.

SCÈNE II

HEURTOUX, Mme HEURTOUX

Mme HEURTOUX

Le pauvre homme!

HEURTOUX

Il commence à voir clair.

Mme HEURTOUX

Du moins, il lui reste, à lui, le bonheur de Blanche. Tandis que nous... J'ai si peur pour notre fille!

HEURTOUX

Ah! Darchi n'est pas seul à se faire des reproches.

Mme HEURTOUX

Que veux-tu dire?

HEURTOUX

Je veux dire que je m'en fais aussi, que tout ce qui arrive, arrive peut-être un peu par ma faute.

Mme HEURTOUX

Par ta faute? Comment cela?

HEURTOUX

J'aurais du savoir qu'il ne fallait pas la donner à un homme trop différent de nous. C'est l'ordinaire erreur des bourgeois comme moi : s'ils n'ont pas d'argent, ils essaient de placer leur fille à un homme riche qu'ils trompent; s'ils en ont, ils veulent un gendre qui ne soit pas un homme simple comme eux. Ils s'aperçoivent trop tard qu'en intelligence et en bonté, seuls la simplicité et le travail élèvent. Leur fille est malheureuse, et ils ont ainsi de leur sottise et de leur absurde vanité un châtiment, peut-être mérité, mais bien, bien cruel tout de même...

Mme HEURTOUX

Tu as raison. Nous nous sommes trompés. Pourtant, nous savions par nous-mêmes comment on fait de l'amour et du bonheur, mon pauvre ami... Encore, le savions-nous?... Nous avons été heureux, peut-être parce que nous n'avons jamais cherché comment il fallait... Le bonheur se fait sans préméditation. Pourvu maintenant que Renée ne fasse pas quelque éclat, quelque coup de tête. J'ai si peur de son exaltation.

HEURTOUX

Tu sais que Renée a très profondément le sentiment du devoir.

Mme HEURTOUX

C'est égal, j'ai peur. Je la connais bien; et puis

son long silence a dû épuiser sa résignation. Et puis encore, Renée est jeune, Renée est romanesque un peu. Et, si honnête qu'elle soit, elle est de sa génération et, si elle comprend le devoir, elle revendique aussi des droits. Je suis inquiète. Je l'ai vue tantôt si singulièrement calme, d'un calme presque invraisemblable après la scène d'hier.

SCÈNE III

LES MÊMES, RENÉE

RENÉE, entrant.

Tu n'as pas vu Blanche, mère?

Mme HEURTOUX

Je l'ai vue tout à l'heure. Elle doit être dans la maison. Viens donc, Renée, nous voudrions te parler.

RENÉE

Qu'y a-t-il, mère ?

Mme HEURTOUX

Nous voudrions savoir ce que tu as. Nous te trouvons si transfigurée. As-tu eu avec ton mari une explication qui t'ait rassurée ?

RENÉE

Il n'y a pas eu d'explication nouvelle, mère. Et il n'y en aura pas; du moins...

Mme HEURTOUX

Mais alors, mon enfant, qu'as-tu ? Regarde-moi bien en face. (Renée la regarde très franchement.) Tu

es toute changée depuis hier. On dirait que le grand chagrin que tu as éprouvé est effacé. On dirait même qu'il y a de la joie, du triomphe, dans tes yeux...

RENÉE

Je suis calme, mère, voilà tout. Je me suis ressaisie. Je n'ai plus d'anxiété; mon calme vient de ce que j'ai pris une résolution, de ce que maintenant je vois clair dans ma vie; j'ai retrouvé ma volonté.

Mme HEURTOUX

Tu as pris une résolution dis-tu? Quelle résolution?

RENÉE

Mère, permettez-moi de vous la taire encore. Oh! pas longtemps, vous saurez tantôt.

Mme HEURTOUX

Comment? Tu vas nous cacher quelque chose, à moi, à ton père? C'est donc que ce que tu as décidé est mal.

RENÉE

Non. Ce n'est pas mal. Seulement, je crains tout de même que vous vous y opposiez tous deux. Vous m'avez faite très sensible et très honnête, mère, comme vous êtes très honnêtes tous deux; mais notre honnêteté n'a pas le même âge et, si respectueuse que je sois de votre conscience, je crois avoir le droit de ne pas toujours penser comme elle. Peut-être, sur la résolution que j'ai

prise, ne serions-nous pas d'accord. Et comme je suis absolument décidée, comme rien au monde ne pourrait me retenir...

HEURTOUX

Pas même nous, Renée?

RENÉE

Pas même vous, mon père, vous que j'aime, vous que je vénère et à qui je serai désolée de causer du chagrin. Mais je sens que c'est mon bonheur que je vais refaire, et mon bonheur ne peut pas longtemps vous peiner.

Mme HEURTOUX

Mais ne vois-tu pas que tes réticences nous font souffrir déjà? Pour que tu nous cache ainsi ce que tu veux faire, il faut que ce soit bien grave, bien irréparable. Tu ne vas pas oublier tes devoirs, Renée?

RENÉE

Quels devoirs?

Mme HEURTOUX

Mais, tes devoirs d'épouse, mon enfant.

RENÉE

Mes devoirs d'épouse! Je ne suis pas une épouse! Vous le savez bien.

HEURTOUX

Tes devoirs de femme.

RENÉE

Je ne suis même pas une femme! Du moins, je n'ai pas eu, jusqu'à présent, la vie d'une vraie femme, Et ce sont les devoirs d'une femme que je veux avoir.

HEURTOUX

Enfin, Renée, que veux-tu faire? Vois comme ta mère est inquiète, comme elle a peur pour toi, pour nous, comme elle redoute tout! Confie nous ta résolution. Nous tâcherons de te comprendre, de te soutenir, si notre conscience nous le permet.

RENÉE

Je vous demande pardon, père; à toi aussi mère. Je vais vous faire du mal, je le sens; mais c'est inévitable et nécessaire. C'est, dans la sérénité qui m'est revenue, une seule tristesse; mais il le faut, et si je ne faisais pas aujourd'hui ce que je veux faire, vous souffririez un jour davantage, et alors, peut-être, je devrais rougir devant vous.

Mme HEURTOUX, pleurant.

Renée!

RENÉE

Je voudrais seulement que vous me compreniez, que vous ne me condamniez pas. Vous parlez de mes devoirs de femme, mère. Mon devoir de femme est d'aimer exclusivement l'homme qui m'aime et de lui être fidèle. Or, Olivier ne m'aime pas...

HEURTOUX

C'est ton mari.

RENÉE

Alors, parce que c'est mon mari, vous voulez que, irrémédiablement, pour toujours, je sois sacrifiée, sacrifiée à une convention ! Vous voulez que je traîne jusqu'au bout cette existence misérable et vide, sans but et sans espoir ? Vous ne pouvez pas vouloir cela, vous ne pouvez pas vouloir que, à jamais, je sois seule, toute seule, sans affection, sans amour, qu'à vingt-cinq ans je me résigne à cette renonciation.

Mme HEURTOUX

Tu es cruelle, mon enfant. Tu es seule, dis-tu ? Nous ne sommes donc rien, plus rien ?

RENÉE

Vous savez bien que je vous aime, mère, avec toute la ferveur, avec toute la reconnaissance, avec tout le respect dont je suis capable. Mais si je vous aime et si je vous respecte ainsi, c'est pour l'exemple que vous m'avez donné, c'est parce que je puis me dire que je voudrais, quand j'aurai votre âge, vous ressembler, pouvoir, comme vous le faites, en regardant au plus lointain de ma vie, être fière de moi, satisfaite d'avoir accompli ma tâche, d'avoir été digne de ma part de bonheur. Ce que j'admire et ce que j'aime en vous, c'est le souvenir de tout votre passé ; c'est cette impression

de calme honnête et fort, de devoir accompli, que je vous dois quand père embrasse vos cheveux blancs ou quand je me considère, me rappelant que je suis faite de toute votre vie. Je vous aime pour toutes les tendresses que vous personnifiez. Et je veux être comme vous, je veux, quand viendra le soir de ma vie. qu'il soit comme celui de la vôtre, le soir d'un jour bien rempli de soleil et de devoir.

Mme HEURTOUX

Mais, mon enfant, comment veux-tu ? Le malheur a fait que tu ne peux plus trouver ce que tu rêves, autrement qu'en te révoltant, en cherchant ailleurs...

RENÉE

Eh ! bien, oui, je me révolte!

HEURTOUX

Et ainsi tu nous oublies.

RENÉE

Je ne vous oublie pas. Je sais bien que vous souffrez comme moi, peut-être davantage, de ma triste existence. Je veux en changer. Et devant le bonheur que je trouverai vous retrouverez le vôtre. Je vous ferai pleurer ; et puis je vous ferai sourire. Et vous serez heureux comme lorsque j'étais toute petite et que penché sur mon berceau vos yeux inquiets de me voir un bobo, s'illuminaient de joie, dans les larmes, en me voyant me ranimer... Je sais bien que les enfants ne donnent que de ces

joies là; mais elles doivent être si profondes et je vous les envie tant, mère!... Vous verrez, cette fois encore, je suis malade, mais je me guérirai. Mais vous serez encore penchés vers moi, n'est-ce pas?... Cela il faut me le promettre. J'en ai besoin.

Mme HEURTOUX, pleurant.

Ma pauvre fillette... Crois-tu que nous pourrions faire autrement? Sans toi que serait aujourd'hui notre vie?

RENÉE

Ce que serait dans vingt ans la mienne, mère, si je ne me révoltais pas.

HEURTOUX

Au moins, dis nous...

(Olivier entre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, OLIVIER

RENÉE, se redressant.

Ah! Vous allez savoir, mère. J'avais fait appeler mon mari précisément pour lui faire part de cette résolution que je vous annonçais.

OLIVIER

Quelle mise en scène! Et quel pathétisme encore! Qu'est-ce que cela signifie?

RENÉE

Je vais vous le dire. Vous vous rappelez, n'est-ce pas? que je vous ai dit, il y a un mois, de prendre

garde, de me défendre contre moi-même. Vous avez haussé les épaules. Vous vous rappelez qu'hier je vous ai demandé, en vous prévenant de la gravité qu'aurait votre réponse, de ne plus recevoir cette femme dont la présence est pour moi un outrage. Vous avez refusé. Il y a un mois j'espérais encore vous ramener à moi, vous faire accepter d'être un homme comme un autre; je ne songeais pas encore, je le jure, à ma résolution d'aujourd'hui... Mais hier j'y songeais, et votre réponse m'a déterminée.

OLIVIER, très froid.

Une résolution? Laquelle?

RENÉE

Elle est fort simple : je m'en vais.

Mme HEURTOUX

Tu t'en vas?

HEURTOUX

Que dis-tu Renée?

RENÉE

Je dis : je m'en vais! Je vous en prie, père, laissez moi achever.

OLIVIER, très froid.

Vous vous en allez?... Votre esprit romanesque vous emporte encore une fois, ma chère amie... Vous n'avez pas le droit de vous en aller, à moins d'un divorce qui dépend de moi, car vous seriez assez embarassée de fournir des griefs valables.

RENÉE

Je le sais. Aussi n'est-ce pas au divorce que je songe en ce moment. Le divorce, j'y compte bien pour refaire ma vie. Mais je veux la révolte d'abord, je veux l'irréparable. Discuter, plaider, c'est encore se soumettre. Et je ne veux plus me soumettre! Je ne veux pas demander mon droit à la vie, mon droit à l'amour. Je les prends simplement. Après, il faudra bien que vous me libériez. Et alors je serai l'épouse que je ne pouvais être avec vous. C'est pour cela que je m'en vais.

OLIVIER, toujours froid.

Et peut-on savoir où vous allez?

RENÉE

Non, mais vous pouvez savoir mes intentions.

OLIVIER

Et que sont-elles?

RENÉE

Voici : ce soir, j'appartiendrai à l'homme que j'aime.

Mme HEURTOUX

Renée! Tu es folle! mon enfant!

HEURTOUX

Tu ne peux penser ce que tu dis!

OLIVIER

Laissez donc. Ceci me regarde. Ce soir, dîtes-vous. Etes-vous bien sûre de ne pas devoir parler au passé?

RENÉE

Ma conduite d'aujourd'hui répond d'hier. Si je vous avertis, si je vous brave, c'est qu'il m'eût répugné de mentir, de me cacher comme d'une faute. Je suis convaincue que je ne fais qu'user d'un droit. J'ai eu trop de résignation, j'ai trop longtemps attendu l'heure où vous voudriez me comprendre, m'aimer comme je voulais l'être, m'aimer comme vous le deviez, car je vous aimais, moi, je vous aimais avec toutes les illusions, avec tous les espoirs d'un cœur très ardent et très neuf. Puis, quand cet espoir est tombé, quand j'ai compris que jamais vous ne seriez l'époux, j'ai cru qu'un jour vous me donneriez cet enfant que j'appelais, qui aurait personnifié le grand désir de vie, l'élan éperdu d'affection et d'amour, qui font la femme, toute la femme, l'enfant qui serait venu animer et ennoblir notre ménage vide, notre association malpropre, cette maison où tout est inutile et vain, à commencer par nous! Cette joie encore vous me l'avez refusée. Eh! bien, sans cet amour, sans cet enfant, je ne puis plus vivre! tout en moi les veut : mon esprit, mon sang, mon cœur, mes sens. J'en ai besoin, j'étouffe, j'y ai droit et je les prends! Et je m'en vais, délibérément, sachant très bien ce que je fais, et résolue à me donner à un homme qui m'apportera tout cela. Je me donnerai avec joie, et avec sérénité, parce

que je prends simplement la part de vie à laquelle j'ai droit, parce que ce que je veux surtout c'est cet enfant qui vous effrayait, qui me fera meilleure et obéissante à la loi de vie que vous méconnaissez!

OLIVIER

C'est assez! Cela devient vraiment intolérable. Et vous oubliez, dans vos résolutions, que je suis votre mari, et que vous m'outragez. Je ne veux pas vous répondre, Renée; je dois m'adresser à quelqu'un d'autre. Ce quelqu'un, c'est évidemment Méryac?

RENÉE

C'est lui, oui.

OLIVIER

C'est cela. J'aurais dû m'en douter depuis longtemps. Et vous croyez que je vais vous laisser partir ainsi, tranquillement, parce que la contrainte aujourd'hui vous pèse et parce que, après m'avoir trompé en vous cachant, vous voulez par vos amours de la liberté et du grand air? car ce n'est pas d'aujourd'hui...

RENÉE

Vous mentez!

OLIVIER

Taisez-vous!

RENÉE

Oh! je suis bien décidée à vous braver! Ce que j'ai résolu, je le ferai. Et je voudrais bien savoir comment vous pourriez m'en empêcher. En admet-

tant que vous y réussissiez aujourd'hui, que ferez-vous demain? Vous ne pourrez pas, n'est-ce pas, me séquestrer?

OLIVIER

Votre amant me rendra raison.

RENÉE

Je ne crois pas. Il ne risquera pas son existence contre la vôtre. La vôtre est inutile, la sienne m'appartient.

OLIVIER

C'est donc un lâche.

RENÉE

Vous parlez de lâcheté, vous? Je vous admire. Vous vous croyez courageux, et vous êtes lâche devant la vie, tout en elle vous effraie, tous ses devoirs vous font peur!

HEURTOUX

Renée, je t'en supplie, calme-toi, songe à tout le mal que tu nous fais.

OLIVIER

Eh! Monsieur, la faute vient de vous, des idées romanesques que vous lui avez données, de la sotte sentimentalité qui la jette aujourd'hui dans les bras d'un beau mâle. J'aurais dû prévoir qu'une telle femme, ainsi élevée par de tels parents, ne pouvait être la femme d'un artiste, que jamais je ne pourrais l'élever jusqu'à moi...

HEURTOUX

Si vous aviez été un artiste vraiment, je crois bien que nous n'en serions pas où nous en sommes. Je n'approuve pas Renée. Mais ne dites pas que l'artiste c'est vous, vous qui vous enfermez dans du verbe confus, vous qui ne comprenez que les mots, vous qui ne trouvez une impression que dans un livre ou devant une toile, vous dont les yeux ne peuvent supporter les clartés vives de la nature, vous qui déformez toutes ses beautés de votre rapetissante et perverse analyse, vous qui vous dérobez à toutes les lois essentielles et voulez mettre en règles précises jusqu'à l'amour. Croyez-vous vraiment que l'artiste ce soit vous, ou elle qui s'abandonne peut-être trop docilement, mais émerveillée et radieuse à la volupté de vivre, de regarder, et de laisser passer en elle le grand souffle pur des instincts souverains ; elle qui vibre, rit et pleure au spectacle des choses qui la dominent et qui l'appelent, et devant lesquels vous ne trouvez que des mots, jamais une émotion, jamais une larme, comme en ce moment d'ailleurs... Oh! je ne l'approuve pas, mais je comprend sa révolte.

OLIVIER

Finissons-en. Et qu'elle s'en aille. Après tout, ce sera la libération pour moi plus que pour elle. Et ma dignité me défend de la retenir. Même, après ce qui vient de se passer, je n'ai plus qu'à souhaiter

qu'elle s'en aille au plus vite. Je la laisse à la brute qu'elle admire. Je retrouverai peut-être le calme dont j'ai besoin, le calme trop longtemps compromis par une femme qui ne pouvait me comprendre.

(Il sort.)

RENÉE, avec exaltation.

Je suis libre! (Elle va vers ses parents qui pleurent.) Ne pleurez pas, père; mère, je vous en supplie, ne me condamnez pas. Et ne soyez pas tristes, puisque c'est au bonheur que je vais. Regardez la campagne là bas, regardez le grand ciel lumineux que le soleil fait resplendir. Regardez tout cela, toute cette vie muette et puissante qui m'appelle. C'est tout cela qui me conseille et qui m'attend, c'est vers tout cela que je vais, vers tout cela que vous m'avez appris à aimer et qui m'a toujours enveloppée toute. J'appartiens à tout cela, parce que je me sens une chose de ce tout, parce que je tressaille à ses frémissements, parce que je suis une femme enfin, une femme qui veut être heureuse et qui veut être féconde!... Ne pleurez pas mère...

HEURTOUX

Renée, je ne veux pas!

RENÉE

Oh! vous ne pouvez rien, père, laissez moi partir, car j'obéis à la force souveraine!

RIDEAU